FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 931

JUIN 2023

BALLON D'OR

Kostadinoooov ! Et but !

ENTRETIEN

"JE SUIS EN FORME, J'AI PRIS UNE ANNÉE SABBATIQUE !"

Dimitri Payet

+

AU TABLEAU
AC Milan-Liverpool 2005, Benitez raconte le miracle d'Istanbul

ENQUÊTE
Aux trousses de Roman Abramovitch

PORTFOLIO
Crazy play-offs à Wembley

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 136 – 10 juin 2023 – Ne peut être vendu séparément. Léo Aupetit/L'Équipe

Istanbul 23
FINAL
UNE FINALE LÉGENDAIRE
VOUS ATTEND À ISTANBUL
COUPE DES CLUBS CHAMPIONS
EUROPÉENS
UEFA
CHAMPIONS
LEAGUE
TURKISH
AIRLINES
UEFA
CHAMPIONS
LEAGUE

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE L'ÉQUIPE

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

ACPM
LE TRI FACILE
PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Bertrand Bozon/L'Équipe

RÉPONSE LE 30 OCTOBRE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

À l'heure de cette finale de Ligue des champions, la plus belle récompense collective avec une Coupe du monde, l'ombre du plus beau trophée individuel, le Ballon d'Or, planera aussi au-dessus d'Istanbul et d'un grand blond pas maladroit avec ses chaussures. Le stade olympique Atatürk, théâtre en 2005 de la finale AC Milan-Liverpool – peut-être la plus forte en termes d'émotions, comme nous le rappelle Rafael Benitez dans ce numéro – est un magnifique endroit pour renverser les pronostics. La saison d'Erling Haaland fait déjà de lui un postulant naturel au BO. Briller aux yeux du monde ce soir avec Manchester City contre l'Inter Milan, en admettant qu'aucun pépin physique ne vienne le perturber entre l'écriture de ces lignes et la finale, viendrait asseoir un peu plus sa candidature. Si le palmarès n'est pas le critère numéro un, cela comptera aussi pour faire oublier que d'autres ont crevé l'écran pendant le Mondial au Qatar. Alors que la différence entre une finale gagnée ou perdue peut se résumer à un gardien qui sait de quel côté plonger sur les tirs au but, les très grands joueurs, de Lionel Messi à Kylian Mbappé, auront toujours besoin de leurs camarades pour satisfaire leurs ambitions individuelles. Une vérité que la saison du PSG a rappelée aussi cruellement au Français. Haaland, lui, a pu compter en club sur Kevin De Bruyne, Bernardo Silva, Jack Grealish ou Ilkay Gündogan. On peut trouver cela injuste pour eux, comme pour Iniesta ou Xavi en leur temps, mais, même muet en demies contre le Real, c'est le Norvégien qui réussit pour l'instant à incarner le mieux ce City 2022-2023. Voilà le privilège des grands attaquants qui marquent beaucoup. Au moment de mettre un point final à cette saison, le suspense va se prolonger plusieurs mois. Car, pour l'instant, une seule chose est sûre : la date de la cérémonie du Ballon d'Or, qui aura lieu le 30 octobre au théâtre du Châtelet à Paris.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
- **Chez votre marchand de journaux**
- **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Bava-rois !

8 Mon héros
Gaël Genevier, le botte-trotteur

10 Cazarre
Woke alone

À L'AFFICHE

12 Entretien
Dimitri Payet : "Je ne louperai pas ma sortie"

22 Récit
PSG : ils ont levé le Camp

28 Portrait
Enzo Fernandez, jeune homme pressé

34 Portfolio
Wembley, mon amour

40 Au tableau !
AC Milan-Liverpool 2005, Rafael Benitez raconte le miracle d'Istanbul

50 Data zone
Guardiola, les sentiers de la gloire

52 Enquête
Où est passé Roman Abramovitch ?

TEMPS ADDITIONNEL

62 Ville de foot
Lima, si loin de l'Eldorado

70 Tendances
MPG, les pros du gazon

BALLON D'OR

72 Sur les traces de...
Kostadinov, un cauchemar français

77 Paroles de juré
Manos Staramopoulos : "Beckenbauer, une très belle amitié"

78 Pas trop cliché
Michel Platini, fleurs bleues

Léo Aupetit/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - Illustrations Julien Langendorf - Pierre Raimbault/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe

Complément alimentaire

*POUR **BOOSTER** VOTRE VITALITÉ, IL N'EST PAS NÉCESSAIRE DE **BOOSTER** VOS DÉPENSES.*

Vitalité Boost est un anti-coup de pompe grâce à la caféine et aux vitamines qu'il contient. La caféine, issue en partie du Guarana, et la vitamine C réduisent la fatigue passagère mentale et physique. La vitamine B5 contribue à des performances intellectuelles normales.
Ce complément alimentaire est disponible en pharmacies et parapharmacies pour **booster votre vitalité… sans mettre à plat vos économies**[1].

PRÉCAUTIONS D'EMPLOI

- Lire attentivement les conseils d'utilisation indiqués sur la boîte.
- Ne pas dépasser la dose journalière recommandée.
- Tenir hors de la portée des enfants.
- Contient de la caféine (75 mg/comprimé) : déconseillé aux enfants et aux femmes enceintes.
- Complément alimentaire avec édulcorants. Une consommation excessive peut avoir un effet laxatif.
- Le produit est déconseillé aux personnes souffrant d'hypertension. Ne pas associer avec de l'éphédrine, de l'éphedra ou d'autres stimulants.

(1) Prix public conseillé de 9,90 €. La pharmacie/parapharmacie reste entièrement libre de sa politique tarifaire et peut toujours, à sa convenance, pratiquer des prix inférieurs ou supérieurs aux prix conseillés.

Complément alimentaire. Ne doit pas être utilisé comme substitut d'un régime alimentaire équilibré et varié et d'un mode de vie sain.

Viatris, permettre à chacun de vivre en meilleure santé, à chaque étape de sa vie.

VIATRIS

VIB-2023-0001 – Avril 2023 - VIATRIS SANTÉ RCS Lyon 399 295 385, 1 rue de Turin, 69007 Lyon, locataire gérant du fonds de commerce de Viatris Up et de Meda Pharma.

BAVA-ROIS !

Le trophée tendait les bras au Borussia Dortmund, finalement accroché à domicile par Mayence (2-2). Le Bayern Munich en a profité pour arracher un 33e titre de champion d'Allemagne à Cologne (2-1, buts de Coman et Musiala). Ça valait bien un bisou sur le "Meisterschale" de la part de Thomas Müller, 33 ans, dont vingt-trois au club.

Photo Sebastian Widmann/
Bundesliga Collection via Getty Images

QATAR
AIRWA
FC BAYERN

BOTTE-TROTTEUR

Gaël Genevier est le doyen des footballeurs professionnels français. À bientôt 41 ans, voilà vingt saisons qu'il arpente l'Italie de long en large, dans le traquenard des divisions inférieures. **Par Valentin Pauluzzi. Photos Léo Aupetit/L'Équipe**

Le centre d'entraînement et le stade flambant neuf ne doivent pas induire en erreur : l'AlbinoLeffe, dans la province de Bergame, est une exception dans les divisions inférieures italiennes. Cela vaut aussi pour l'affluence, qui dépasse rarement les quelques centaines de spectateurs. C'est ici que Gaël Genevier a décidé de passer les dernières saisons d'une longue carrière. Le milieu, qui aura 41 ans le 26 juin, fait figure de doyen chez les joueurs professionnels français utilisés cette saison dans les cinq principaux pays européens. Il affiche 504 matches au compteur au sein de quinze clubs différents et contre 130 adversaires recensés depuis qu'il a quitté la réserve de l'Olympique Lyonnais en 2003 pour Pérouse, alors en Serie A. Il y disputera quatre matches, plus quatre autres avec Sienne, six ans plus tard.

8

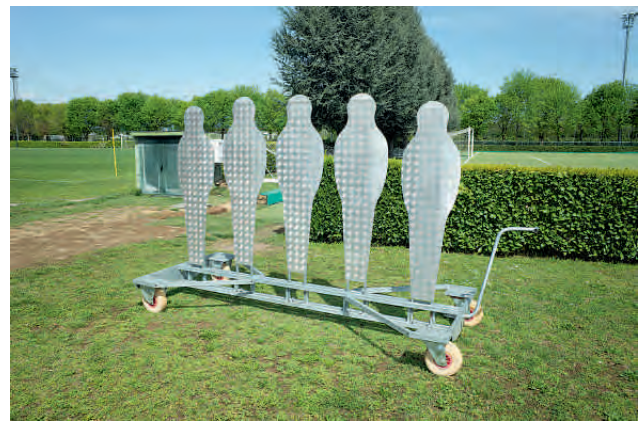
Pour le reste, Serie B, C, D et des anecdotes à la pelle.
"À Catane, on a perdu un derby 5-1 contre Palerme, on est allés directement en mise au vert dans un refuge sur l'Etna pour éviter la grogne des supporters, on faisait du footing sur les pentes. À notre retour, ils sont quand même entrés à cent dans un vestiaire de 20 m² pour nous engueuler." Il y a eu pire à Livourne : "J'étais resté bosser les coups de pied arrêtés, j'ai vu vingt ultras pénétrer dans le vestiaire, ils ont cassé la gueule à mes coéquipiers sous la douche, certains pleuraient. Le problème en Italie, c'est que les supporters se croient propriétaires du club." Mais cette passion débordante possède aussi ses bons côtés : "Quand j'étais à Pise, on est partis en bus escortés de Vespa car nos tifosi avaient été interdits de déplacement. J'étais en Serie B, mais je me sentais comme un joueur de Serie A. Avec la Reggiana, avant un match contre Parme, en Serie C, 1500 mecs sont venus nous soutenir à une séance. On ne verrait pas ça en National en France."

800 000 euros de salaires impayés

Côté infrastructures, "c'est vétuste et, quand c'est nouveau, c'est mal entretenu, raconte Genevier. À Messine, le stade avait été inauguré quinze ans auparavant mais paraissait déjà vieux. En France, les mairies donnent des subventions, pas ici. Le club fait le minimum indispensable." Et, parfois, c'est la banqueroute : "À Acireale, j'ai quasiment joué un an gratuit. En déplacement, on dormait à six ou sept dans la même chambre d'hôtel avec des matelas par terre ! À la Sangiovannese, le président s'est mis à recruter au mercato d'hiver. On lui a demandé des explications, il a répondu : « Ne pas payer vingt joueurs ou trente, c'est la même chose ! » À Lumezzane, un coéquipier a préféré un CDI à l'usine pour 1500 euros par mois." Pour sa part, le Français estime avoir perdu environ 800 000 euros de salaires dans sa carrière. Et qui dit impayés, dit proies faciles pour les matches arrangés : "Ça peut pousser à la faute, parfois des mecs insoupçonnables."
Des péripéties qui ne lui ont pourtant pas fait perdre le goût du football : "Je me sens bien dans le vestiaire, comme au premier jour." Un retour au pays, où son épouse et son fils sont rentrés depuis cinq ans ? "Mon pote Bryan Bergougnoux, ancien attaquant de l'OL, m'avait proposé de venir à Thonon-Évian Grand Genève où il entraîne *(le club, en N2, a succédé à Évian-Thonon-Gaillard, pensionnaire de Ligue 1 de 2011 à 2015)*. Mais je ne sais pas si je pourrais évoluer dans un club français. Je pense football en italien."

Gaël Genevier

Heureux qui comme Gaël a fait un beau voyage. Le milieu de terrain a joué pour 15 clubs italiens depuis son départ de la réserve de Lyon, disputé plus de 500 matches et affronté 130 adversaires différents. Au sein des quatre divisions transalpines, le Français a connu la ferveur parfois excessive des supporters, des bons moments et bien des galères aussi.



LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

WOKE ALONE

Je n’ai jamais vraiment compris le concept de racisme dans le sport, vu que, déjà, je n’ai jamais vraiment compris le concept de racisme tout court. Moi, on m’a toujours appris ces principes fondamentaux par le biais de mon paternel : “Dans la vie, tu dois respecter tout le monde et accepter chacun, qu’il soit noir, blanc, jaune, gay, quelle que soit sa religion, tant qu’il n’est pas marseillais.” Ces mots, je les ai fait graver sur une plaque de marbre et disposé dans mon salon entre la une de *L’Équipe* du lendemain de PSG-Real 1993 et un portrait d’Éric de Montgolfier (les Parisiens voient bien de quel saint homme je veux parler et les Olympiens savent bien à quel fossoyeur je fais allusion).

Une fois qu’on prend un peu de recul, on se dit : “Puis-je encore ne pas aimer les Marseillais ou les Barcelonais ? Ai-je encore le droit dans ce monde de tolérance où manger un cheeseburger relève de la complicité de crime contre les bovidés, de détester mon prochain juste parce qu’il a un maillot bleu ciel et blanc floqué Brandagoal ?” L’animosité liée à une appartenance peut sembler rétrograde si on en reste à des considérations basiques dignes d’une ministre des Sports. Si on n’a pas le droit, pour des raisons de logique et de bon sens, de faire des cris de singe dans un stade, peut-on toujours faire des cris de chèvre ? Je ne peux pas haïr un homme pour sa couleur mais je peux encore ne pas le blairer pour ses couleurs, bordel ! Bannir toute forme d’intolérance dans un stade, c’est nous enlever cette petite part de vice et de surréalisme qui fait qu’un avocat au barreau de Saint-Étienne peut se faire traiter de plouc par un garagiste de Lyon… C’est ça qui est beau.

J’entendais, l’autre jour, entre la brandade et le vacherin, ma belle-sœur m’interpeller : “Vous devriez avoir honte, vous, les supporters parisiens ! Traiter des Auxerrois de paysans, c’est hyper discriminant.” Essayons de répondre de manière argumentée à cette vision niveau CE1. “Dis-moi, Carole, quand tu joues au Monopoly avec ton mioche de 8 ans et que tu fais la roue dès qu’il tombe sur ta rue de la Paix où tu viens de foutre un hôtel, est-ce que je demande si c’est inhumain pour ce pauvre gosse qui va finir en banqueroute à cause de toi ? Ce ne sont pas des bas instincts, ça ?

“Peut-on encore faire des cris de chèvre dans un stade ?”

Oui, il faut combattre le racisme et les discriminations. C’est pourquoi je lance un appel solennel à tous ceux qui aiment le football. Nous tous, donnons-nous la main pour clamer haut et fort que les Ch’tis sont des ploucs, les Parisiens des cons prétentieux, les Marseillais des branleurs, les Lyonnais des balais dans le cul et les arbitres des escrocs… *You’ll Be Woke Alone.* Dans la joie, l’amour et la fraternité !

Étienne Garnier/L’Équipe

Depuis le temps que Max vous parle de son ID.4 à tous les entraînements, vous allez enfin pouvoir l'essayer.

Découvrez le Volkswagen ID.4 100 % électrique
aux côtés de ceux qui le conduisent déjà.

Prenez rendez-vous pour un essai.

Cycles mixtes gamme ID.4 (kWh/100km) WLTP : 16,3-18,9. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 0 (en phase de roulage). Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

DIMITRI PAYET "JE NE LOUPERAI PAS MA SORTIE"

Après une saison où il a très peu joué sous les ordres d'Igor Tudor, le milieu offensif de l'OM veut repartir au combat pour sa dernière année de contrat, avec l'ambition de finir sur un trophée. Avant une carrière d'entraîneur ? À 36 ans, l'international français fait le bilan de l'exercice marseillais et parle d'avenir.

Par
Vincent Garcia, à Saint-Cyr-sur-Mer

Photos
Léo Aupetit/L'Équipe

À 36 ans, l'ambition de l'international français est d'enfin remporter un trophée avec l'OM.

Dimitri Payet
36 ans. Né le 29 mars 1987, à Saint-Pierre (La Réunion). 1,75 m ; 77 kg. Milieu offensif. International A (38 sélections, 8 buts).

Parcours
Le Havre (1999-2003), Excelsior Saint-Joseph (2003-2005), Nantes (2005-2007), Saint-Étienne (2007-2011), Lille (2011-2013), Marseille (2013-2015), West Ham (2015- décembre 2016), Marseille (depuis janvier 2017).

Palmarès
Néant.

"On ne prend pas beaucoup de risques en vous disant que vous n'allez pas regretter Igor Tudor ?
(Il prend son temps pour répondre.) Ce n'est pas la première pensée que j'ai eue en tête quand il a annoncé son départ. Il va y avoir un nouvel entraîneur et il ne faudra pas se tromper car, cette saison, on n'a pas rempli les objectifs fixés, qui étaient de se qualifier directement pour la Ligue des champions. La Coupe de France aussi était un objectif atteignable. On avait fait le plus dur en sortant Rennes *(1-0, le 20 janvier)* et le Paris-SG *(2-1, le 8 février).* On pouvait aller au bout. Maintenant, on a un gros été qui nous attend et une préparation chargée avec ces barrages de C1 *(3e tour, les 8-9 et 15 août ; barrage, les 22-23 et 29-30 août)*, qui sont toujours piégeux.

Ce que vous laissez entendre, c'est que l'OM a raté sa saison ?

"C'est une grosse désillusion, on a failli dans tous nos objectifs"

C'est une grosse désillusion, on a failli dans tous nos objectifs. On avait l'occasion de viser quelque chose d'exceptionnel, en Championnat, en Coupe de France mais aussi en Ligue des champions en passant la phase de groupes pour la première fois depuis des années *(l'OM a terminé quatrième derrière Tottenham, l'Eintracht Francfort et le Sporting Portugal).*

Quand vous parlez du Championnat, cela signifie que le PSG était prenable ?
Oui, c'était l'année où jamais. On finit loin d'eux *(troisième, avec 73 points, contre 85)* mais on a été assez proches à un moment. Il n'y a pas toujours eu de la sérénité au PSG. On aurait pu en profiter, on n'a pas su le faire.

Comme en quarts de finale de Coupe de France face à Annecy *(2-2, 6-7 aux t.a.b., le 1er mars).* Comment expliquer, avec le recul, ce crash monumental ?
C'est un peu ce que j'ai dit aux gars après le dernier match à domicile contre Brest *(1-2, le 27 mai).* Je suis passé par là il y a quelques années, alors, je peux en parler : à partir du moment où tout le monde ne comprend pas dans quel club il a mis les pieds, on connaîtra toujours des échecs comme celui-là. Ce n'est pas faute d'avoir mis en garde tout le monde aussi après la qualification contre le PSG. Tant qu'on ne se sera pas tous imprégnés de l'histoire de l'OM, tant qu'on n'aura pas compris que beaucoup d'équipes jouent le match de l'année contre nous, on connaîtra encore beaucoup de désillusions.

Comment expliquer que l'OM n'arrive plus à gagner un titre et que cela se répète d'année en année, peu importe l'entraîneur ou les joueurs ?
Ça va, ça vient, il y a des arrivées, des départs, mais ce qui nous manque, c'est une identité. On le voit ailleurs : l'entraîneur change, l'identité reste et les joueurs s'imprègnent de ça. On doit comprendre, quand on signe à Marseille, qu'on ne vient pas n'importe où. Il y a des devoirs, il doit y avoir un respect de l'histoire de ce club et une mentalité, quel que soit l'adversaire.

Est-ce facile quand les joueurs viennent beaucoup de l'étranger et que la plupart sont désormais de passage ?
C'est mon rôle et celui de ceux qui sont là depuis plus longtemps, même s'il n'y en a plus beaucoup. C'est aussi le rôle des

Jonathan Moscrop/Getty Images

“Je me suis plus imprégné des ambiances et je me disais : « On est vraiment dans un stade de psychopathes. »”

dirigeants, du staff, de faire comprendre à ceux qui arrivent le degré d'exigence qu'il devrait y avoir ici. À l'OM, on doit jouer tous les matches pour les gagner, pour aller chercher des titres. Et, si on n'y arrive pas, il faut au moins finir deuxièmes, se qualifier pour la C1. C'est notre place.

Quand vous voyez Toulouse remporter la Coupe de France, vous qui n'avez jamais gagné un titre, qu'est-ce que cela vous inspire ?
Ça fait mal, ça fait mal. Surtout en ayant éliminé le PSG.

Est-ce que contre Annecy vous avez manqué de respect aux supporters ?
Oui, totalement. Après le dernier match à domicile contre Brest aussi, et je l'ai dit dans le vestiaire. J'aimerais présenter mes excuses, mais je parle aussi au nom du groupe, parce qu'Annecy, Brest à domicile, c'est inacceptable, inacceptable. Ce que j'ai vu la veille contre Brest, dans la ville, sur le Vieux-Port, la Corniche, les célébrations pour les trente ans de la victoire en Coupe d'Europe, jusqu'au tifo avant le match, ça méritait qu'on montre vraiment autre chose. L'entraîneur n'aurait même pas dû avoir à faire une causerie avant ce match, il suffisait de passer la vidéo des célébrations. Je suis désolé.

Ça veut dire que les joueurs n'ont pas été touchés par ça ?
Quand tu es sur le terrain, tu es dans ta bulle. Cette année, j'avais le temps d'observer depuis le banc. Je me suis plus imprégné des ambiances, des tifos et je me disais : « On est vraiment dans un stade de psychopathes. » Et ce n'est pas normal d'avoir perdu autant de points à domicile *(23 en L1).* C'est là où les anciens comme moi doivent aider les nouveaux. J'ai parfois l'impression que certains de mes coéquipiers préfèrent jouer à l'extérieur. Parce qu'ils ont peur du Vélodrome. Alors que ce sont les adversaires qui devraient craindre de venir chez nous. À l'extérieur, certains se sentent plus libérés. Ce n'est pas normal. Les Lensois n'ont pas eu ce problème à domicile cette saison *(17 victoires, 1 nul, 1 défaite).* Leur public les a transcendés. On a un public exigeant, oui, mais, si on en a peur, il ne faut pas venir à Marseille.

Mais vous craigniez aussi ce public, à votre arrivée, en 2013. Votre première saison avait été un échec.
J'en avais peur aussi, bien sûr. Pourtant, ça ne peut pas être un frein à ta progression. Il y a la période d'adaptation mais je ne suis pas certain que tout le monde comprenne l'histoire de ce club. Je pense même que certains joueurs n'étaient pas au courant des célébrations avant Brest. Alors que c'était écrit partout, qu'il y a eu des vidéos et que ce titre de 1993 est la plus grande fierté du club. C'est •••

Cette saison, Dimitri Payet est apparu à 24 reprises en L1, comme ici le 28 août 2022 contre le Nice de Nicolas Pépé, pour seulement 828 minutes de temps de jeu. Trop peu au goût du Marseillais pour tirer sa révérence.

Dimitri Payet, un drôle de capitaine contraint de cirer le banc de touche.

En Ligue des champions (1 titularisation, 1 entrée en jeu), Payet n'a pas pu qualifier l'OM pour les huitièmes de finale.

••• aussi à moi, le plus ancien, de leur dire que l'OM ce n'est pas que le soleil et la plage. Il y a des devoirs quand tu signes ici.

Vous pouvez d'autant plus en parler que vous avez connu les mêmes déboires et les mêmes tentations.
Oui, j'ai connu ça. Après, pour me défendre, à l'époque de mon arrivée, on avait un vestiaire difficile. Ce n'est même plus le cas depuis deux ans. Le vestiaire est « propre », la concurrence est saine, il n'y a pas d'embrouilles, pas de frictions. Ce n'est pas arrivé souvent ici. *(Sourire.)* Donc, on n'a aucune excuse. Il faut se faire mal et passer un cap.

Vous, au fil des années, vous avez appris à vous faire aimer du public, qui vous a applaudi chaudement à chacune de vos rares entrées en jeu cette saison. Cela a dû vous remonter le moral ?
Je veux remercier les supporters pour tout l'amour qu'ils ont pu me donner cette saison. Sans eux, j'aurais pu dégoupiller. Mais voilà, quand j'allais m'échauffer, quand j'entrais en jeu parfois ou même quand je me baladais dans la ville, toutes ces marques d'affection m'ont permis de tenir et de reprendre un petit coup de boost. Car la saison a été très dure moralement pour moi. Sans ce soutien, j'aurais peut-être pété un plomb à un moment donné. Ou j'aurais lâché.

“Je veux remercier les supporters. Sans eux, j'aurais pu dégoupiller”

Quand avez-vous compris que la saison allait être très longue pour vous ?
Après l'élimination en Coupe de France, ça a été dur car je savais qu'il y aurait encore moins d'opportunités pour moi de jouer avec un match par semaine. Après la blessure d'Ounahi *(fin mars)*, je me suis dit qu'on aurait peut-être finalement encore besoin de moi. J'avais même fait la demande au coach la semaine suivante d'aller jouer avec la réserve pour retrouver du rythme car j'avais passé quasiment un mois sans entrer en jeu. Je m'étais dit que les entraînements ne suffisaient pas. Mais le club n'a pas voulu à cause de la sécurité et du risque de blessure.

Tudor a souvent loué publiquement votre état d'esprit mais a aussi dit que vous n'étiez pas fait pour son style de jeu. Êtes-vous d'accord ?
(Longue pause, il souffle.) Je ne sais pas. J'ai respecté ses choix toute la saison. Pourtant, il aurait pu m'utiliser un peu plus.

Joao Rico/DeFodi Images via Getty Images

En tout cas, sur certains matches un peu fermés. Il avait ses idées, je n'entrais pas dans ses plans mais j'aurais aimé, parfois, qu'il me fasse un peu plus confiance. C'est là où c'était difficile moralement. Je suis sorti frustré de pas mal de matches. J'ai toujours été titulaire dans ma carrière, je n'étais pas habitué à ça *(il a été aligné d'entrée onze fois)*. Ce n'était pas simple.

En même temps, quand il vous a fait confiance sur certains gros matches en première partie de saison, notamment en Ligue des champions contre Francfort *(0-1, le 13 septembre)*, vous n'avez pas été bon.
C'est vrai, contre Francfort, contre Ajaccio également *(1-2, le 8 octobre)*, il faut le dire aussi. Un coach, si vous le faites gagner, il n'est pas fou, il vous mettra dans le onze. Sur ces matches, je n'ai pas été bon, on a perdu. Je peux entendre que ça l'ait refroidi. Mais, sur la seconde partie de la saison, après le Mondial, j'ai été meilleur, je trouve.

Vous n'êtes pas non plus parti sur d'excellentes bases avec Tudor en alertant vos dirigeants l'été dernier sur ses méthodes et en poussant pour un changement de coach, un mois, seulement, après son arrivée. Sur ce coup-là, vous vous étiez fait le porte-parole du groupe ou c'était plus personnel ?

"J'aurais aimé, parfois, que Tudor me fasse un peu plus confiance"

Non, pas porte-parole du groupe. On ne le connaissait pas. C'est vrai que sur les premières séances et, notamment, lors du stage en Angleterre fin juillet, on a découvert tout d'un coup quelqu'un de rude et brutal. Dans sa façon d'être, dans ses paroles. Il était autoritaire. C'était complétement différent évidemment de Jorge Sampaoli. On a été un peu choqués. Après, chaque coach arrive avec de nouvelles idées, une nouvelle façon de jouer, mais ça ne doit pas enlever le côté humain. On peut parler tranquillement sans être tout le temps directif. C'est là que le groupe a été surpris car personne n'était habitué à ça. Moi, chacun sait que je suis un affectif, donc j'ai plus besoin avec un coach d'avoir un rapport « grand frère » ou « père ».

Tudor a sûrement ressenti cette défiance initiale.
Ce n'était pas de la défiance, plutôt une démarche de médiation, pour que chacun fasse un pas vers l'autre. Si certains comme moi sont montés au créneau, c'était pour le bien du groupe. Et je dis bien pour le bien de tout le monde, pas seulement pour trois ou quatre joueurs. On voulait alerter au-dessus pour que les choses redémarrent sur de bonnes bases. On ne peut pas commencer une saison si la moitié de l'équipe se frite avec l'entraîneur. Ce qui est arrivé avec Gerson devait arriver *(Igor Tudor et lui avaient dû être séparés alors qu'ils étaient front contre front lors du stage d'avant-saison en Angleterre. Depuis, le joueur brésilien est retourné à Flamengo).*

Est-ce qu'après ça, Tudor a changé ou a-t-il été encore plus dur ?
Avec un peu de recul, il a été très dur, exagérément dur même, au début pour marquer son territoire, son arrivée, mettre les choses en place. Et, ensuite, ça a été un peu mieux. Pas à la cool, non, mais mieux, un peu plus souple.

Il vous a laissé le brassard de capitaine, mais on se demande quel type de relation existait entre vous au quotidien ?
Une relation d'entraîneur à capitaine, mais on va dire que j'ai plus souvent pris les devants pour lui parler. Ce n'est pas quelqu'un qui va naturellement venir vers vous pour discuter d'autre chose que de football, de matches. Ce n'est pas vraiment un affectif. •••

Un seul mot suffit à résumer les relations entre Igor Tudor et le milieu marseillais : incompréhension.

Franck Faugère/L'Équipe

••• Comment peut-on être capitaine sans jouer ?
C'est presque plus simple. Ton analyse est plus juste quand tu vois les choses depuis le banc de touche. Après, j'étais là aussi pour soigner les bobos des joueurs, leur parler quand ça n'allait pas. C'est ce que j'ai dit à ma femme : « Cette saison je me suis occupé de tout le monde, sauf de moi ! » Alors que je n'étais pas très bien non plus.

Ça veut dire quoi ? Que ceux qui ne jouaient pas n'étaient pas contents et ceux qui jouaient n'étaient pas contents non plus ?
Dans les deux cas, pour moi, c'était plus simple. Vu que je ne jouais pas et que j'étais au taquet, concerné, celui qui venait l'ouvrir, je m'occupais de lui dans ce cas-là, surtout s'il avait six ou sept ans de moins que moi : « T'es sérieux ? Ça fait six mois que je m'assois sur le banc et que je la ferme, et toi, tu te plains ? » Certains attendaient peut-être que je m'engouffre dans ça, mais je suis resté carré. Et ils ont vu que, même en entrant deux minutes, je restais à fond. Ça aussi amené un équilibre dans le vestiaire car, en voyant ça, les mécontents de leur temps de jeu ne pouvaient pas trop gueuler non plus.

"Cette saison, je me suis occupé de tout le monde, sauf de moi"

Est-ce qu'un capitaine ne perd pas en légitimité en ne jouant pas ?
Non, car je suis vraiment proche de tout le monde. La plupart sont des amis, plus que des coéquipiers. Ils savent que je ne parle pas énormément, mais, quand je gueule, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, comme après le match de Brest. Cela m'est arrivé quatre, cinq fois cette saison de m'énerver. D'habitude, c'est plus souvent à la mi-temps quand je sens qu'il faut parler car les mecs sont abattus.

Vous avez 36 ans, il vous reste un an de contrat. Est-ce que cette saison compliquée à titre personnel vous a donné envie d'arrêter votre carrière ?
Non. *(Ferme.)* J'ai toujours dit que j'arrêterai quand le corps ne suivra plus.

Et ce n'est pas le cas ?
Ben non, je viens de prendre une année sabbatique, je suis en pleine forme !

Donc, vous serez à l'OM la saison prochaine ?
Je ne serai pas prêté, je serai là pour ceux qui ont pu en douter. Et encore longtemps, j'espère.

Vous n'avez pas peur de devenir un boulet pour l'OM ?
Pour quelles raisons ? Rester dans un club qu'on aime, on respectait ça, il y a quelques années. Et c'est ce qu'on ne veut plus aujourd'hui ? C'est ce qu'on me reproche ? Je ne peux pas le concevoir. Quelqu'un qui vous dit : « Je veux rester ici, aller nulle part ailleurs, ni pour l'argent ni pour un autre projet, ma famille est bien, c'est mon club, c'est ma ville. » Et vous, vous lui répondez que c'est un boulet ? Dans le cas inverse, vous m'auriez dit que je ne suis qu'un mercenaire qui ne pense qu'à l'argent. Et des sollicitations, j'en ai encore.

Alors, tournons-le comme ça : n'éprouvez-vous pas la crainte de rater votre sortie, c'est-à-dire refaire la même saison, avec un entraîneur qui ne compte pas sur vous ?
On ne m'a jamais rien promis dans un club et je me suis toujours battu pour avoir du temps de jeu. Cette année a été compliquée, certes. Mais, à mon âge, j'ai encore

“Entraîner l’OM demain ? Je dis oui direct !”

appris. Je ne louperai pas ma sortie. Cette année a été exceptionnelle émotionnellement avec les supporters et, pourtant, c’est la saison où j’ai le moins joué. Je veux partir par la grande porte et, même à 36 ans, j’ai encore des objectifs qui me tiennent en éveil. Je me dis que je ne peux pas m’arrêter tant que je n’ai pas gagné quelque chose avec ce club.

Alors vous pouvez attendre encore jusqu’à 45 ans…
Eh bien, je jouerai jusqu’à 45 ans. *(Rire.)* Je ne peux pas partir comme ça. Il faut que je laisse quelque chose.

Et si vous aviez remporté la Coupe de France cette année, votre réflexion sur la retraite aurait-elle été différente ?
Honnêtement, je me serais posé la question. Elle se posera le jour où on gagnera un trophée. Ou dans un an, quand je serai en fin de contrat. Mais là, je ne suis pas le seul décideur. *(Sourire.)*

Vous avez pensé à votre reconversion à l’OM, qui figure dans votre contrat ?
Non, j’y penserai quand je sentirai que c’est le moment, et ce n’est pas le cas.

Il n’y a rien de gravé contractuellement dans le marbre ? Vous vous voyez dirigeant, entraîneur ?
Il n’y a rien d’établi. Après entraîneur, oui, certainement un jour. Mais où ? Est-ce que je pourrais entraîner un autre club que l’OM ? Oui et non. Je suis passé par des clubs mythiques, Saint-Étienne, Nantes, Lille. Mais, entraîner une autre équipe et venir au Vélodrome, ça me semble bizarre aujourd’hui quand j’y pense.

Où alors ? Et puis, il faut que vous passiez vos diplômes.
Vous voulez savoir si je vais prendre la suite après Tudor ? *(Sourire, puis plus sérieux.)* Je n’ai pas peur de me lancer, au contraire, j’aime les challenges excitants. Demain, on me dit : « Tu reprends l’OM. » Je dis oui direct ! Après, j’adore aussi voir mon fils jouer *(en U10 avec l’OM)* et ça ne me déplairait pas d’entraîner des jeunes avec l’idée de les faire progresser, sans pression. Ce n’est pas la même chose que de t’attaquer direct à la Ligue 1 ou à •••

TIGER BALM®

“Avec le PATCH FROID TIGER BALM®, rien ne m’arrête”

Wendie Renard
Footballeuse internationale

Dispositif médical*

Soulage les douleurs musculaires

*Dispositif médical de Classe 1. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Reportez-vous à la notice complète pour plus d’informations.
Demandez conseil à votre médecin ou votre pharmacien.
Fabriqué par Haw Par Healthcare Ltd. 523

www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr

Entretien

Toujours la même passion du jeu, du beau geste et du spectacle, celle qui pousse le Marseillais à poursuivre l'aventure.

••• l'OM, où tu n'as pas le temps et où tu as l'obligation de résultats au jour le jour.

De quels entraîneurs vous inspireriez-vous ?
De tous.

Même de Tudor ?
Même de Tudor. Ils m'ont tous appris quelque chose. Et, avec tous les entraîneurs que j'ai eus *(Der Zakarian, Galtier, Girard, Bilic, Bielsa, Garcia, Villas-Boas…)*, je pense savoir ce qu'il faut faire et ne pas faire.

Les générations changent…
J'ai des fils, je sais. Après, il faut s'adapter.

Cette reconversion est inscrite dans votre contrat, mais est-ce que vous pensez que vos dirigeants ont un projet à moyen terme pour vous ?
Honnêtement, on n'en a pas parlé. Je suis encore joueur. La suite, on verra quand j'arrêterai. Qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui avoir une reconversion dans un club, être en CDI ? C'est tellement vaste. Ils peuvent me mettre à la barrière en bas à la Commanderie, avec tout le respect que j'ai pour les gars de la sécurité. Au moment de ma prolongation *(en juin 2020)*, cette reconversion était plus un signe de ma part pour m'inscrire dans le long terme avec l'OM. Mais il n'y a rien de défini.

Et si Pablo Longoria, votre président à l'OM, vous dit cet été : « Écoute, Dimitri, merci pour tout, mais on ne compte plus sur toi, on te donne ce qu'on te doit et au revoir. » Comment réagiriez-vous ?
On te donne ce qu'on te doit ?

Financièrement. Vous croyez que ça peut arriver ?
Tout peut arriver. Ce n'est pas ce que j'ai en tête. Et je ne le comprendrais pas, j'avoue. Mais tout peut arriver. Ça reste le président, c'est lui qui décidera. On s'est toujours parlé franchement avec Pablo. Et il a toujours été juste. Tout ce qu'il m'a dit, il l'a fait. Le bilan que je vous ai dressé là, je le ferai avec lui.

Quel profil de coach aimeriez-vous voir arriver pour votre dernière saison ? Allez-vous lui en parler ?
Peut-être, mais ce n'est pas à moi de décider. Mon avis n'a pas changé. J'aime jouer au foot et j'aime les entraîneurs qui font bien jouer leur équipe, veulent repartir de derrière. Je veux jouer au ballon, m'éclater, qu'on marque beaucoup de buts et qu'on donne du spectacle à tous nos supporters." ⬢ **V. G.**

Making of

Lieu
Le 10 Plage, restaurant où il est associé à Saint-Cyr-sur-Mer, dans le Var. Le jeudi 1er juin, jour de l'annonce du départ d'Igor Tudor. Hasard, le rendez-vous avait été calé en début de semaine, avant la décision du technicien croate.

Durée de l'entretien
Quarante-trois minutes, plus douze minutes de photos.

Boissons consommées
Eau gazeuse, cafés, offerts par la maison.

Niveau de connivence
8/10. Connu lorsqu'il évoluait à Lille, il y a dix ans. Des fâcheries, des réconciliations.

La note qu'il se met sur 10
"Je ne sais pas, on prendra la tienne."

La note que *FF* lui donne
8/10. En retenue sur Tudor, il a, malgré tout, livré le fond de sa pensée sur le Croate et évoqué ce qui lui a déplu dans la saison de l'OM ou ses envies pour l'avenir.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Pep Guardiola, Anthony Payet *(son frère, qui joue à Chambly, en N2),* Djibril Cissé."

HAMILTON
KAKI NAVY
FROGMAN
HAMILTON
AUTOMATIC
300m/1 000ft
SWISS MADE
HAMILTONWATCH.COM
01 53 81 23 52

26 novembre 1979, le gardien de but Michel Bensoussan s'entraîne dans un bourbier.

L'Equipe

ILS ONT LEVÉ LE CAMP

Avant d'investir le nouveau centre de Poissy, cet été, les joueurs du Paris-SG ont dit adieu au Camp des Loges, leur repaire depuis plus d'un demi-siècle. Retour sur un lieu chargé d'histoire(s). Par Thomas Simon

Une photo, c'est un instant qu'on saisit, qu'on stoppe. Ce sont les sentiments qui se figent et la vie qui s'en va, plus loin, autre part. La pellicule qui déroule presque cinquante-trois ans de présence du PSG à son centre d'entraînement de Saint-Germain-en-Laye s'est arrêtée net. Sans la fumée du barbecue prévu et les sourires des familles. Sans s'attarder, sans se retourner, sans avoir seulement un dernier coup d'œil dans le rétro sur sa maison, son sanctuaire, avant de tracer. Les esprits n'étaient plus là, au Camp des Loges. Déjà ailleurs, un peu à Poissy, qui attend le club à la rentrée, un peu plus en vacances, mais surtout à Séville avec Sergio Rico, hospitalisé dans un état grave. Même plein, sans lui, le vestiaire était vide. Imposant avec sa forme rectangulaire et sa grande table au milieu, où s'entreposaient des bouteilles, des iPad remplis de données, des linges, des maillots, il montrait ce que le club onze fois champion de France est devenu.

"Des décharges électriques en te douchant"

Alain Roche, ancien défenseur

Immédiatement à l'entrée, les jeunes qui montaient ponctuellement faire le nombre sur certaines séances prenaient des chaises, par manque de places et peut-être par volonté de leur faire piger qu'ils n'étaient ni trop beaux ni arrivés. En prenant à droite, les Pembélé, Gharbi, Housni, promesses déjà intégrées au groupe pro, ou encore Ekitike, débutaient le tour du propriétaire, suivis par une partie latérale ibérique (Bernat, Ruiz, Soler, Nuno Mendes, Vitinha). L'accès menant à la salle de pré-activation passé, on trouvait Neymar, Messi, Mbappé, Kimpembe à proximité, Marquinhos pas loin d'eux, Danilo et Donnarumma, par-là, pour amorcer le côté gauche, puis Hakimi et Mukiele, entre autres, pour le terminer.

Au gré de ses déplacements au sein du Camp des Loges, le vestiaire était autant central que révélateur. Le premier, situé sous la tribune du terrain d'honneur, donnait à lire une autre époque du football. "Je parle d'internationaux français comme Jean-Pierre Dogliani, Jacky Novi, dirigés par un Just Fontaine en manteau de fourrure et cigare aux lèvres sur le terrain, ils s'y déshabillaient et ne devaient rien y laisser. Il n'y avait rien. Il fallait passer par la grande douche commune pour entrer sur le terrain", se souvient Thierry Morin, joueur des débuts et dirigeant historique. "T'avais de gros tabourets en bois sur lesquels les gars se sont changés debout lors d'une inondation, appuie Christian Gavelle, photographe du PSG depuis plus de trente ans. T'avais un vague placard de cuisine avec deux portes blanches pour mettre leurs affaires, on aurait dit un truc de pharmacie dans une salle de bains."

Les mouchoirs de Vahid

Du béton, pas de place, du carrelage, des acariens, Alain Roche, comme tous ceux qui débarquent alors (en 1992), n'en revient pas. "Je me dis : « C'est pas possible, je suis dans un club amateur. » C'était d'une vétusté… Des moisissures, des fils électriques qui dépassaient, tu pouvais prendre des petites décharges en te douchant. Du coup, parfois je rentrais me laver chez moi. C'était pourri, ça faisait peur." Et ce n'était pas mieux pour les "titis" de la formation. "Je me suis coupé un doigt dans le vestiaire numéro 8 tellement c'était délabré, raconte le latéral gauche Grégory Paisley *(passé pro en 1996)*. Y avait un carreau pété. Je voyais mon os."

Au mitan des années 1990, le bâtiment en bois clair et verre teinté, plus moderne,

Alexis Réau/L'Équipe - Bruno Fablet/L'Équipe - L'Équipe

Au fil des époques, la qualité des terrains et des installations s'est sensiblement améliorée. Mais les gestes ont toujours été les mêmes, quelles que soient les générations. Sauter pour Dominique Rocheteau, Luis Fernandez et Mustapha Dahleb (ci-contre, de gauche à droite), courir ou encore prendre soin de sa tunique comme Pedro Miguel Pauleta ou s'assurer de ne pas avoir oublié les indispensables ballons.

mais "étriqué", donne le change un temps. Roche reprend : "Le seul lieu de vie, c'était une salle d'étirements de 20 m² où on avait mis un panier de basket pour faire des paris aux tirs. Antoine *(Kombouaré)* et George Weah étaient les plus adroits à ce jeu-là." La période préfabriqué qui a suivi est désormais zyeutée avec tendresse. "Sympathique mais indigne d'un club comme le PSG, maintient Vahid Halilhodzic *(joueur en 1986-1987, coach de 2003 à 2005),* qui y a payé une tournée de Dom Pérignon rosé après une série de succès à l'extérieur. La salle de muscu, c'était un truc improvisé. En hiver, quelqu'un devait venir mettre le chauffage à 5-6 heures. Et l'été, c'était une fournaise. Chaque fois que j'y allais, j'apportais des mouchoirs aux joueurs : « Tiens, pleure ! » Je rigolais mais ils avaient des raisons de se plaindre. De temps en temps, il y avait des vols, c'était vraiment un petit espace. "

Tout en enfilade. "Tu rentrais d'un côté et tu pouvais sortir par l'autre, se marre Jérôme Alonzo. Tout au fond, les fumeurs dont je faisais partie allaient s'en griller une avec les kinés." L'ancien gardien de but chérit l'endroit. "Les premiers souvenirs de ma vie, c'est au Camp des Loges. Les derniers de mes parents ensemble avant qu'ils se séparent, c'est là-bas. Je revois ces images filmées par mon père *(Pierre, alors directeur du centre de formation)* me disant d'aller marquer et où on me voit faire le tour de deux terrains, partir loin, dans la neige, et lui me perdre avec la caméra. Plus tard, il m'a raconté comment je faisais chier les joueurs, avec mon ballon, comment j'étais casse-couilles." Pendant longtemps, les gamins ont côtoyé les grands. Paisley n'a pas oublié : "Je devais être en pupilles, on finit, eux aussi. J'étais avec mon meilleur ami et on voit Amara Simba *(attaquant au club de 1986 à 1993)* avec un paquet de gâteaux. Il nous en a proposé et on en a mangé avec lui. T'imagines ?"

"Les premiers souvenirs de ma vie, c'est au Camp des Loges. Les derniers de mes parents ensemble, c'est là-bas"

Jérôme Alonzo, ancien gardien de but

La cuisine de Cavani

Le consultant de beIN Sports éprouve "une petite pointe" de nostalgie et d'affection quand il revient dans le coin. Il repense à "« Didine » *(Nacerdine Sekai, intendant chez les jeunes avant de grimper avec le groupe professionnel en 2001).* On l'appelait « café-thé-chocolat » parce qu'il était toujours avec un thermos de chaque dans un sac, et un quatre-quarts, qu'il nous proposait. Et puis, il y avait cette transition en navette *(qui empruntait l'avenue du président Kennedy, encore à double sens à cette période)*, c'était folklo." Dans sa tête, Alonzo y est encore : "La prendre pour aller du vestiaire au terrain d'entraînement, rien que ça, c'était improbable ! J'y ai pleuré après avoir appris que je ne jouerais pas la Ligue des champions… J'en suis venu aux mains avec mon ami Modeste M'Bami après un jeu… On y rentrait à dix-quinze dedans, pour faire quelques centaines de mètres. C'était un lieu de confidences, d'engueulades, de réconciliations, de secrets, c'était un peu notre salon de coiffure !" Le terminus en 2008, quand tout est regroupé en un lieu – rebaptisé Ooredoo en 2013, mais "personne ne dit ça, si ?", ironise Morin – exprime une volonté de voir plus grand. "Là oui, on avait envie d'y rester", souligne Alain Roche, devenu •••

Pierre Lablatinière/L'Équipe - Bernard Papon/L'Équipe - L'Équipe

Le centre d'entraînement parisien a subi de multiples rénovations et de multiples aménagements, comme lors de la saison 1993-1994 (ci-dessus). L'occasion pour le milieu brésilien Valdo d'échanger avec un ouvrier.

Le Camp des Loges a toujours suscité la curiosité des supporters avides de découvrir ce qui se passait derrière les bâches et les murs. Mais peu ont eu accès au quotidien des joueurs à Saint-Germain-en-Laye : massages et soins pour Youri Djorkaeff et Alain Roche (ci-contre, à gauche), bains afin de récupérer pour Joël Bats (ci-dessous).

Qu'il est loin le temps où, dans les années 1990, les vedettes parisiennes, ici David Ginola, semblaient accessibles. Désormais, c'est le plus souvent derrière les vitres des voitures que l'on croise les têtes d'affiche du PSG.

••• dirigeant. Gavelle, le photographe, se remémore "Guillaume Hoarau accrochant des poissons d'avril en papier, qu'il avait dessinés et découpés, dans le dos des gars qui s'habillaient le matin".

À l'étage, après les bureaux du staff médical et des différents spécialistes (podologue, ostéo), la salle de restauration est devenue inévitable. Le matin, "60 % des joueurs passaient dire bonjour en cuisine avant de prendre leur petit-déjeuner", signale Ghislain, le chef. "Edinson Cavani y venait quotidiennement. Il adorait cuisiner et voulait savoir ce qu'il allait manger le midi, choisir ses plats, presque. Il s'intéressait, demandait conseil, était pointilleux sur la qualité de la viande."

La planque de Pauleta

Dehors, par tous les temps, des supporters y sont venus offrir leur amour, y faire naître ou grandir une passion. Des Weah, Ginola, Lama en ont raccompagné certains jusqu'au RER de Saint-Germain-en-Laye ou plus loin. Ils étaient là et c'est aussi leur lieu qui s'en va. D'autres y sont venus exprimer leur colère par des tags "On veut des guerriers, pas des salopes", "Paris, c'est nous ! Respectez-nous !", jusqu'au coupé de Sylvain Armand fracassé sur le parking. Et le pire a été frôlé. Après un match de Coupe de l'UEFA perdu au Parc (2-4, 23 novembre 2006) contre l'Hapoël Tel-Aviv, un habitué du secteur Boulogne est tué par un policier. Le lendemain, le centre d'entraînement est assiégé, la tension à son comble. Sous les insultes, Bernard Mendy met un marron, la sécurité intervient, et les joueurs déguerpissent dans le vestiaire. "Ils essayaient de casser la porte pour venir nous choper…", se souvient Alonzo. Le gardien revoit "la panique, Pedro *(Pauleta)* qui va se cacher dans les chiottes, Sammy Traoré qui prend des ciseaux chez le kiné". Le Camp des Loges en a vu, des orages : Guy Lacombe qui refuse de diriger la séance avec Vikash Dhorasoo ; Tomislav Ivic qui s'en prend à Gavelle après un ballon ramassé à la fin d'une séance en cours – "J'avais l'impression d'avoir écrasé sa femme en voiture, il se tapait sur la poitrine, il s'est mis à brailler : « Ici on travaille. »"

"Hoarau accrochait des poissons d'avril dans le dos des gars" Christian Gavelle, photographe du PSG

Le Camp des Loges en a entendu, des noms d'oiseaux, dans toutes les langues. Des journalistes y ont été menacés, molestés ou parqués, il s'y pratiquait régulièrement la chasse aux taupes et les rumeurs y ont plus couru qu'un septuple Ballon d'Or. "Il se disait que des journalistes avaient loué un appartement en face pour tout voir", glisse Roche d'un ton taquin. Le linge sale s'y lavait parfois en famille, au propre comme au figuré. "Les joueurs avaient des tenues pour la saison, pas beaucoup, et ils les rapportaient chez eux pour en faire la lessive, se rappelle Gavelle. Ils devaient s'entraîner avec des tenues disparates, celles de leur équipe nationale, comme Daniel Xuereb avec son maillot des Bleus. Il y avait une petite pièce fermée où se trouvait un séchoir, les gars mettaient leurs vêtements pleins de sueur avec les radiateurs à fond pour que ça sèche et les récupérer la séance d'après. L'odeur là-dedans, c'était insoutenable."

Plus tard, il fallait passer par l'extérieur pour rejoindre la laverie, alors, l'intendant qui en avait la charge traînait son chariot et sa grande bassine dehors. Un jour, Alonzo, serviette autour de la taille, déboule au milieu de la cour devant tout le monde : "« Diiiidiiiine », il est où mon slip ? »" "En ramassant le propre pour le remettre en rayon, je l'avais embarqué", en rit encore l'accusé. Une fois les habits tombés, il s'en est passé d'autres. Rai, Ginola, Le Guen… sont sous la douche lorsque Gavelle a le toupet de les prendre à poil. Personne ne bronche. Le photographe récupère ses planches-contacts et y découvre "des gros plans de sexes… J'avais laissé mon appareil et l'un d'eux s'en était emparé sans que je ne le voie." L'album photos est plein, mais tout ne fout pas le Camp, un autre se remplira ailleurs. ⬢ T. S.

Pierre Lablatinière/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe - Laurent Argueyrolles/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

ENZO FERNANDEZ JEUNE HOMME PRESSÉ

Révélation de la Coupe du monde avec l'Argentine, le milieu a connu une ascension fulgurante jusqu'à son transfert à Chelsea pour 121 millions d'euros par Chelsea, cet hiver.

Par
Florent Torchut

Photos
Jérémie Souteyrat/L'Équipe

Voilà le jeune milieu de Chelsea champion du monde, alors qu'il ne comptait aucune sélection chez les A trois mois avant le Mondial au Qatar.

À la Coupe du monde, le joueur formé à River Plate, ici face à Kylian Mbappé en finale, est entré en jeu lors du deuxième match de l'Argentine face au Mexique et n'a ensuite plus quitté le onze.

Ce 26 novembre 2022, l'Argentine est au pied du mur après avoir trébuché de manière inattendue face à l'Arabie saoudite (1-2) pour son entrée en lice dans la Coupe du monde. Privé de son métronome Giovani Lo Celso, Lionel Scaloni tâtonne et choisit de remodeler son entrejeu contre le Mexique, avec Alexis Mac Allister et Guido Rodriguez, plutôt que Leandro Paredes et Papu Gomez. À l'approche de l'heure de jeu, l'équipe ronronne et le sélectionneur lance Enzo Fernandez. Quelques minutes plus tard, Lionel Messi délivre les siens d'un tir rasant. À ses côtés, la pépite formée à River Plate, alors 21 ans, déroule comme un vétéran et inscrit même le but du break d'une frappe enroulée sur un service de son glorieux aîné. L'Albiceleste est lancée vers le titre et Enzo Fernandez – titularisé jusqu'à la finale – vers son destin.

"Enzo ne sent pas la pression" Marcelo Gallardo, son coach à River

Trois mois auparavant, le jeune milieu relayeur ne comptait encore aucune sélection chez les A. Fin septembre, une heure de jeu cumulée face au Honduras et à la Jamaïque, en amical, suffit à convaincre Scaloni de l'emmener au Qatar. "Il ne faisait pas partie du groupe qui a préparé ce Mondial, il est entré par la fenêtre dans la liste grâce à son bon début de saison avec Benfica, relève Marcelo Gallardo, son ancien entraîneur à River Plate. Contre le Mexique, il a joué comme si tout ça était normal, alors que ça ne l'était pas. C'est peut-être de l'inconscience liée à son âge… En fait, il est déjà très mature, il ne sent pas la pression. Il a une capacité d'assimilation impressionnante qui lui permet de s'adapter à de nouveaux défis."

Né à San Martin, une ville populaire de la banlieue ouest de Buenos Aires, le *pibe* (gamin) a toujours eu les idées claires. "Dès son plus jeune âge, il savait qu'il allait devenir footballeur et il a tout fait pour ça, témoigne Raul, son père, durant sa pause déjeuner. Enfant, il était déjà ordonné : le matin, avant d'aller à l'école, il préparait son short, son maillot et ses chaussures, histoire que tout soit prêt pour son entraînement de l'après-midi. Il n'en a jamais raté un, même quand le temps était exécrable."

Un prénom comme hommage

À l'instar du fils aîné de Zinédine Zidane, dont le papa est tombé sous le charme d'Enzo Francescoli lorsqu'il évoluait sous les couleurs de l'Olympique de Marseille, Enzo Fernandez porte ce prénom en hommage à l'Uruguayen, icône de River Plate. "Dans ma jeunesse, j'étais fan de « Beto » Alonso *(milieu offensif international argentin des années 1970)*, puis j'ai adoré Francescoli lors de son second passage à River *(entre 1994 et 1997)*", confie Raul Fernandez. Ce dernier pressentait que l'un de ses fils deviendrait footballeur professionnel, mais il aurait plutôt misé sur Sebastian, l'aîné de ses quatre garçons. Le succès de son rejeton n'a pas fait tourner la tête du chef de famille, qui travaille

Franck Faugère/L'Équipe

Sur son bras gauche, un tatouage rend hommage à ses parents, Raul et Marta.

Enzo Fernandez, ci-dessous avec sa femme et sa fille, a été sacré meilleur jeune du dernier Mondial. À Chelsea, il est devenu un titulaire indiscutable.

depuis la naissance d'Enzo en 2001 au sein de la multinationale Flint Group (spécialisée dans la sérigraphie et l'impression), dont le hangar se trouve à quelques *cuadras* (blocs) de Villa Bonich, le quartier où lui et son épouse ont grandi et fondé leur famille.

Approchée par River Plate alors qu'Enzo Fernandez n'a que 5 ans, la famille repousse poliment l'invitation, jugeant le petit garçon pas assez mûr. Un an plus tard, Raul et Marta, son épouse, finissent par céder devant l'insistance du géant argentin. Son intégration est immédiate. "Il affichait une grande confiance en lui, faisait toujours le bon choix et était extrêmement rigoureux pour son âge", souligne Gabriel Rodriguez, encore responsable de la formation au sein de River Plate. "À 6 ou 7 ans, il possédait déjà cette faculté à poser le ballon et à trouver la meilleure option de passe, renchérit son père. Et, lorsqu'il n'avait pas le ballon, il savait toujours se placer pour aider son équipe à défendre ou à attaquer." Il est alors surnommé "El Musico" car, depuis sa position centrale, il orchestre le jeu sans fausse note.

"Il était grassouillet et cela commençait à freiner sa progression" Raul, son père

Cinq kilos perdus en un mois

Son évolution au sein de l'un des clubs les plus réputés du continent se déroule sans anicroche jusqu'à ses quatorze printemps. "Il avait toujours été un peu grassouillet et cela commençait à freiner sa progression, raconte son paternel. Il jouait au sein de la Ligue métropolitaine *(de Buenos Aires),* mais était remplaçant en Championnat AFA *(national)* et craignait alors que le club se sépare de lui. Fin 2015, on est partis en vacances en famille sur la côte et je l'ai fait courir tous les jours quatre kilomètres entre Mar del Tuyu – où nous avions notre location – et Santa Teresita. Il a perdu cinq kilos en un mois." À son retour à River, le staff de l'octava *(U15)* est subjugué et en fait l'une des pièces maîtresses de l'équipe. Il explose définitivement l'année suivante, puis s'impose en réserve à partir de 2018. Avant de le lancer chez les grands, Enzo Francescoli, l'idole paternelle devenu directeur sportif des Blanc et Rouge, et Marcelo Gallardo, l'entraîneur de l'équipe première, décident de l'envoyer en prêt à Defensa y Justicia en 2020, afin qu'il s'aguerrisse. "Il savait ce dont il était capable, assure Gallardo, qui a tout gagné sur le banc de River Plate, avec treize titres dont six trophées internationaux de 2014 à 2022. Il possédait déjà une excellente vision du jeu et une technique hors du commun, il ne lui manquait que la dynamique du haut niveau. On l'a prêté pour qu'il puisse l'acquérir."

Avec Hernan Crespo comme coach, le prodige est à bonne école. L'ancien goleador de la sélection argentine, passé •••

UK Sports Pics Ltd/Alamy Live News - Paul Terry/CSM/ZUMA Press/Panoramic

En demi-finales du Mondial, l'Albiceleste d'Enzo Fernandez avait facilement écarté la Croatie de Luka Modric (3-0). À droite, chez lui, à Londres.

••• notamment par River, Parme, la Lazio, l'Inter, Chelsea ou l'AC Milan, lui distille ses bons conseils, tout en prenant soin de ne pas le griller. La modeste formation de Florencio Varela, ville moyenne de la banlieue sud de Buenos Aires, va remporter cette année-là la Copa Sudamericana, équivalent sud-américain de la Ligue Europa, un exploit en soi. En quarts de finale, les Jaune et Vert affrontent les Brésiliens de l'Esporte Clube Bahia.

"À l'aller, nous étions en train de gagner 2-1 et on se prenait des rafales d'attaques, relate Hernan Crespo. J'avais besoin d'un joueur capable de tenir le ballon et de gérer le rythme du match au milieu, j'ai donc fait entrer Enzo. Non seulement il a rempli son rôle à la perfection, mais il a par ailleurs inscrit le but du 3-1 sur un contre *(score final 3-2).* Après ça, il n'est plus jamais sorti du onze de départ et a été un élément clé sur la route vers le titre." De retour à la maison la saison suivante, Enzo Fernandez conquiert Marcelo Gallardo et le public du Monumental. "Il s'est aussitôt fait une place dans l'équipe, indique l'ex-meneur de jeu monégasque. Il a vécu cette nouvelle étape de manière très naturelle, ce qui est le cas de peu de joueurs."

Pirès sous le charme

De passage à Buenos Aires début 2022, Robert Pirès tombe sous le charme. "Il offre toujours une solution à ses coéquipiers et manie très bien le ballon, explique le champion du monde 1998 sur ESPN à propos du numéro 13 de River. Ça me plaît qu'il veuille toujours casser les lignes *(par ses passes).*" Son talent ne passe pas inaperçu non plus chez les recruteurs européens. Après une saison complète à River, Enzo Fernandez file à Benfica en juillet 2022 pour 10 millions d'euros (et 8 de bonus) et s'impose. Ses bonnes performances en Ligue des champions et, surtout, son Mondial réussi poussent Chelsea à le recruter six mois plus tard, le 31 janvier, pour 121 millions d'euros, un record pour un club de Premier League, le cinquième plus gros transfert de l'histoire.

"Difficile de faire mieux que son parcours !" Hernan Crespo, son coach à Defensa

Jusqu'où peut-il aller ? Déjà titulaire avec les Blues (18 fois en Championnat, 4 en C1), il a lui aussi souffert, au cœur de cette saison galère, manquant d'impact et de vitesse. "À 22 ans, il vient de gagner la Coupe du monde en étant l'un des meilleurs joueurs *(élu meilleur jeune du tournoi)* et a signé dans un grand club. Difficile de faire mieux ! s'exclame Hernan Crespo, champion d'Angleterre avec les Blues en 2006. Le contexte n'est pas évident à Chelsea *(12e de Premier League)*, avec les changements d'entraîneurs *(Potter, Lampard et maintenant Pochettino)*, la découverte d'un nouveau football. Mais si le club parvient à retrouver de la sérénité, je suis persuadé qu'il sera l'homme de base de ce nouveau projet et contribuera à lui redonner sa splendeur d'antan." ⬢ F. T.

Tnani Badreddine/Defodi Images/Getty Images

ESTD 1830

TALISKER™

SINGLE MALT SCOTCH WHISKY

Intensément SAUVAGE*

*Talisker se distingue par l'intensité de ses notes tourbées, iodées et subtilement épicées, à l'image du terroir de l'île de Skye, façonné par la mer.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

WEMBLEY, MON AMOUR

Instaurées en 1987 sous la forme d'un aller-retour, puis sur un seul match depuis 1990, les finales d'accession en Premier League, Championship (D2) et League One (D3) constituent toujours un grand moment du football anglais. Heureux élus cette année lors du week-end de la Pentecôte : Luton, Sheffield Wednesday et Carlisle.

Par
Vincent Garcia

Photos
Benjamin Cremel/L'Équipe

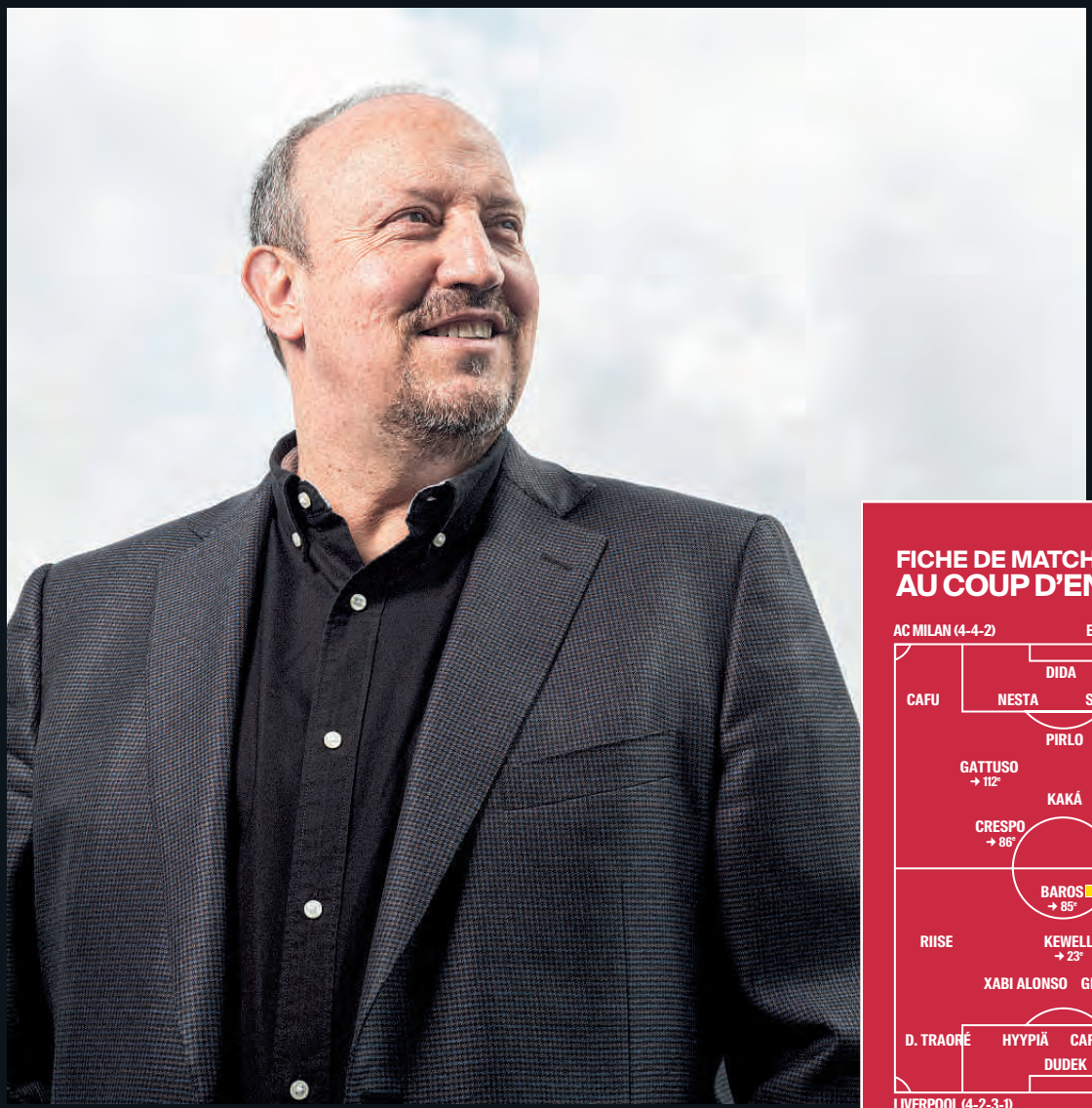
Portfolio

Bières, matières grasses et soleil : l'après-midi du 27 mai aurait pu être parfaite pour les supporters de Coventry, en haut en train de faire une petite sieste réparatrice. Mais, devant 85 711 spectateurs, leur club a manqué l'accession en Premier League, battu par Luton (1-1, 5-6 aux t.a.b.). Le lendemain, dans une ambiance plus confidentielle (34 004 spectateurs), les joueurs de Carlisle (en bas à droite) ont validé leur montée en League One (D3) au détriment de Stockport (1-1, 5-4 aux t.a.b.).

Depuis 1990, les finales des play-offs se déroulent à Wembley. Seules exceptions, de 2001 à 2006, avec une délocalisation au Millenium Stadium de Cardiff en raison de la reconstruction du stade.
Les supporters de Luton (à droite) et les joueurs (pages précédentes) peuvent exulter. Trente et un ans après, les Hatters (Chapeliers) retrouvent l'élite. En 2013, le club était dans le monde amateur, en National League (5e échelon).

Portfolio

Les 46 000 supporters de Sheffield Wednesday, avec leur maillot bleu et blanc, leurs bobs et leurs goodies, ont peu de chances d'être admis à la fashion week. Peu leur importe, car le plus gros contingent de fans lors de ce week-end de la Pentecôte à Londres a vécu un suspense hitchcockien. Les joueurs des Owls (les Chouettes, en bas) leur ont offert une fin de saison magnifique. Le lundi 29 mai, quinze ans après son père Dean avec Hull City, Josh Windass, de la tête, a marqué le but de la montée en Championship (D2) contre Barnsley (1-0, 120e + 3). En demi-finales, Sheffield était déjà revenu de l'enfer après une défaite 0-4 à l'aller contre Peterborough (5-1 a.p., 5-3 aux t.a.b. au retour).



FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

AC MILAN-LIVERPOOL : 3-3 (2 T.A.B. À 3)
FINALE DE LA LIGUE DES CHAMPIONS 2005

Rafael Benitez
"LA PLUS ÉMOUVANTE DE TOUS LES TEMPS"

Alors que la finale de la Ligue des champions se joue ce samedi à Istanbul, comme il y a dix-huit ans, l'ancien entraîneur de Liverpool revient en détail sur la confrontation légendaire entre les Reds et l'AC Milan en 2005, la plus folle de l'histoire de la compétition. Par Florent Torchut, à Liverpool. Photos Sébastien Leban/L'Équipe

À Istanbul, les Reds s'apprêtent à disputer leur sixième finale de C1 et espèrent brandir leur cinquième coupe aux grandes oreilles.

Didier Fèvre/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"PAS FAVORIS, ON SORT LA JUVENTUS ET CHELSEA"

"Quand je signe à Liverpool à l'été 2004, en provenance de Valence, les dirigeants me donnent trois ans pour construire une équipe compétitive. Nous n'avions pas un gros budget, comparé à des équipes comme Chelsea, par exemple, ou Arsenal, qui fréquentaient les sommets de la Premier League depuis plusieurs années. Pour leur première saison, Xabi Alonso *(en provenance de la Real Sociedad)* et Luis Garcia *(Barça)* – que j'avais souhaité faire venir – se sont tout de suite mis au diapason. L'équipe tournait bien, même si nous avons eu du mal à tenir la cadence en Championnat. En parallèle, on continuait d'avancer en Ligue des champions, où on était passés par le tour préliminaire et, forcément, les joueurs se sont focalisés sur cette compétition.

Je voyais bien qu'ils ne voulaient pas se blesser, qu'ils perdaient leur concentration en Championnat… On fait notre petit bonhomme de chemin en C1. Et puis, on sort la Juventus en quarts *(2-1, 0-0)* et Chelsea en demies *(0-0, 1-0),* alors qu'on n'était pas favoris. La semaine avant la finale, je laisse plusieurs cadres au repos *(Steven Gerrard, Vladimir Smicer et Luis Garcia non convoqués, Jerzy Dudek, Steve Finnan, Sami Hyypiä, Dietmar Hamann et Milan Baros sur le banc)* face à Aston Villa *(2-1)*. Cela faisait vingt et un ans que le club n'avait pas remporté la Ligue des champions. Tout le monde à Liverpool attendait ce match avec impatience."

LE PLAN DE JEU
"BAROS PLUTÔT QUE CISSÉ, CAR PAS BEAUCOUP D'ESPACES"

"À chaque tour, nous étions dans la position de l'outsider. Cela a encore été le cas en finale car ce Milan alignait des joueurs fantastiques et possédait plus d'expérience que nous, avec un milieu très talentueux. Mais, avec Xabi Alonso et Gerrard dans l'entrejeu, Luis Garcia et Milan Baros devant pour apporter du danger, je savais que je disposais d'un bon mix entre la technique, le travail et l'ordre. À Valence, ou à Naples plus tard, j'ai aussi utilisé ce 4-2-3-1 qui se transforme en 4-4-2 en position défensive. Devant, j'ai choisi de titulariser Baros plutôt que Djibril Cissé *(aligné face à Aston Villa dix jours auparavant),* car je savais que nous n'allions pas avoir beaucoup d'espaces. En effet, même s'ils tenaient bien le ballon, ce n'était pas une équipe qui partait à l'abordage. Et Baros était capable de recevoir la balle entre les lignes et de jouer dos au but, ce qui pouvait nous être très utile devant." •••

Blessé en début de match, Harry Kewell cède sa place à Vladimir Smicer (23e). Luis Garcia glisse alors dans l'axe en soutien de l'attaquant, tandis que le Tchèque, dès son entrée en jeu, se positionne à droite.

Au tableau !

Dès l'entame, l'arrière-garde anglaise se trouve en infériorité numérique. Steven Gerrard a tendance à se projeter. Xabi Alonso éprouve alors des difficultés à contenir Kaká, qui navigue entre le milieu et la défense. Dans l'axe, Jamie Carragher et Sami Hyypiä se retrouvent régulièrement en deux contre deux face à Andreï Chevtchenko et Hernan Crespo.

Sur une contre-attaque, Kaká élimine Gerrard, puis lance Crespo en profondeur depuis le milieu de terrain. L'Argentin se présente seul face à Dudek et pique son ballon pour le 3 à 0, juste avant la pause (44e).

••• LA PREMIÈRE PÉRIODE

"AVEC TROIS BUTS DE RETARD, UN JOUEUR NE VOUS CROIT PAS"

"J'avais dit à mes joueurs d'essayer de ne pas perdre le ballon en début de match et de jouer long pour ne pas être mis sous pression dès le départ et, ainsi, prendre confiance. Et on perd la balle au bout de quelques secondes, ce qui nous oblige à faire une faute à côté de notre surface de réparation… Encaisser ce but aussi rapidement, dès la première minute *(inscrit par Paolo Maldini),* ç'a été un choc, une douche froide. Mais je dois dire que cela n'a pas vraiment changé notre plan de jeu. De toute façon, on savait qu'il fallait marquer pour avoir une chance de gagner.

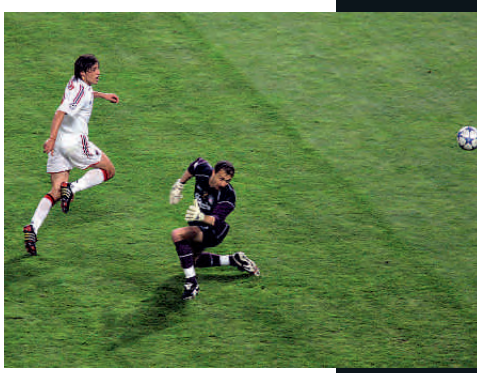
Ils nous mettaient en difficulté car Xabi Alonso se retrouvait souvent seul face à Kaká, qui naviguait entre les lignes et lançait des actions dangereuses. Nos deux défenseurs centraux étaient aussi souvent en situation de un-contre-un face à Hernan Crespo et Andreï Chevtchenko, car Steven Gerrard était un joueur box to box qui avait tendance à se projeter vers l'avant et à délaisser sa position originelle. Sans compter Cafu qui débordait sans cesse sur son côté droit. Résultat : on se retrouvait régulièrement à égalité ou en infériorité numérique en défense, ce qui n'est jamais bon.

Par ailleurs, Harry Kewell *(attaquant australien)* s'est rapidement blessé et j'ai dû faire entrer Vladimir Smicer *(à la 23e minute).* Toute la saison durant, je leur avais répété qu'un joueur qui ne jouait pas devait continuer à bien travailler car il pouvait être décisif dans n'importe quel match. Smicer, qui était souvent remplaçant, avait bien intégré ça, car c'était un grand professionnel. J'ai donc fait glisser Luis Garcia dans l'axe, derrière Baros, tandis que Smicer est venu se positionner sur le flanc droit. Luis était un joueur très dynamique, très imprévisible, capable de se montrer dangereux dans cette position axiale.

Après le premier but, on arrive à les contenir, puis il y a cette action de Luis Garcia dans la surface sur laquelle Alessandro Nesta tacle et le ballon touche sa main… On réclame penalty, ils sortent très rapidement en contre-attaque et ils nous mettent un deuxième but *(39e).* Si le VAR avait existé, peut-être qu'il aurait été refusé… C'est une nouvelle douche froide, car il n'y avait pas tant de différences que ça entre les deux équipes. Même si cela demandait beaucoup de travail de les garder sous contrôle et que la moindre erreur se payait cash contre eux.

Je me souviens que, sur le banc de touche, nous avons contesté, mais voilà, on avait deux buts de retard. Je commence alors à noter ce que je peux dire aux joueurs à la pause, je lève la tête et là je vois Kaká qui lance Crespo en profondeur pour le troisième but milanais *(44e).* Mon idée était de dire à mes joueurs qu'avec un but, on revenait dans le match. Bien sûr, c'est toujours valable avec trois buts de retard, mais l'impact est moindre, car, dans ce cas-là, un joueur ne vous croit pas ou il vous croit moins en tout cas. J'en étais totalement conscient. Je devais par ailleurs veiller au bon choix des mots et à ma prononciation en anglais, car je ne le parlais pas si bien à l'époque. Je me souviens que, plus tôt dans la saison, lors d'un entraînement, j'avais dit à Steven Gerrard, qui s'apprêtait à tirer un coup franc : « Be careful with the Wine. » (« Fais attention au vin ») au lieu de « Wind » (« vent ») et tous les joueurs avaient éclaté de rire."

Dès la première minute, Paolo Maldini ouvre la marque. Liverpool est K.-O.



Juste avant la pause, Hernan Crespo porte la marque à 3-0. Milan semble en passe de remporter sa septième C1.

Le capitaine Steven Gerrard, replacé plus près de ses attaquants après la mi-temps, sonne la révolte. Les Reds reprennent des couleurs.

Lars Baron/Bongarts/Getty Images - Didier Fèvre/L'Équipe

LA MI-TEMPS
"JE RAPPELLE TRAORÉ, PARTI SE DOUCHER… ON SE RETROUVE À DOUZE !"

"Il y a beaucoup d'histoires autour de l'attitude des Milanais à la pause : certains ont raconté que Gennaro Gattuso avait touché la coupe avant d'entrer dans le tunnel, d'autres qu'ils ont chanté dans le vestiaire… Personnellement, je n'ai pas entendu de cris, de célébrations ou quoi que ce soit de ce genre. Je n'ai pas entendu non plus nos supporters chanter *You'll Never Walk Alone* à ce moment-là. Je n'y ai pas prêté attention en tout cas, car j'étais alors concentré sur ce que j'allais dire à mes joueurs, pour essayer de les faire réagir. Dans le vestiaire, ils avaient tous la tête baissée et personne ne parlait.

Mon rôle a été alors de stimuler mes joueurs et de leur redonner confiance. Je suis resté très analytique, très calme et j'ai tâché de leur transmettre un message clair pour ne pas les embrouiller et essayer de les convaincre que ce n'était pas fini. Je leur ai dit qu'il fallait essayer de marquer ce but qui nous permettrait de revenir dans la partie et qu'il fallait tout donner, garder la tête haute et se battre pour nos supporters, car nous n'avions alors plus rien à perdre. Aujourd'hui, ce discours est affiché chez moi et je l'ai répété plusieurs fois à l'occasion de conférences auxquelles on m'a invité pour des œuvres de charité. Vos joueurs ont besoin de sentir que vous avez un plan. Et, si ce plan tourne mal, vous devez être prêt à en dégainer un autre. J'ai donc décidé de passer à une défense à trois et de renforcer notre milieu de terrain en faisant entrer dès la reprise Dietmar Hamann, car ils nous faisaient très mal dans ce secteur. •••

Après la pause, Rafael Benitez passe en 3-4-3 afin de rééquilibrer sa formation. Diminué, Steve Finnan est remplacé par Dietmar Hamann, qui vient renforcer l'entrejeu au côté de Xabi Alonso. Gerrard peut évoluer un cran plus haut, plus près de Baros et Luis Garcia.

Au tableau !

Le Brésilien Kaká (en blanc) éprouve toutes les peines du monde à contrer la fougue de Gerrard. En deux minutes seulement, les Anglais reviennent à une longueur des Milanais.

••• L'objectif était de reprendre un peu le contrôle, de jouer davantage dans leur camp et de donner plus de liberté à Steven Gerrard. Je dis donc à Djimi Traoré qu'il sort, mais David Galley, notre physiothérapeute, vient me voir et me dit que Steve Finnan ne pourra pas tenir quarante-cinq minutes supplémentaires, car il est victime d'un souci musculaire. Il y a eu un peu de confusion à ce moment-là, je rappelle Traoré, qui était parti se doucher, mais je me souviens aussi avoir écrit entre-temps le nom de Djibril Cissé sur le paperboard, pour occuper le couloir droit de notre attaque. Du coup, on se retrouve à douze ! Un joueur me le fait remarquer et j'enlève donc Cissé car je ne pouvais pas me retrouver sans changement dès la mi-temps *(à l'époque seuls trois remplacements étaient autorisés, prolongation comprise).* Il restait peu de temps avant la reprise et je devais bien expliquer aux joueurs les modifications tactiques apportées et le rôle de chacun, car on n'avait pas l'habitude de jouer comme ça, avec trois défenseurs centraux."

LA SECONDE PÉRIODE
"UTILISER DAVANTAGE LES CÔTÉS, METTRE PLUS DE JOUEURS DANS LA ZONE DE PIRLO"

"L'idée de cette réorganisation tactique, c'était aussi d'utiliser davantage les côtés pour attaquer. Avec ce milieu recomposé, John Arne Riise pouvait prendre davantage la profondeur et centrer. Et c'est d'ailleurs comme ça qu'arrive notre premier but *(54e).* Libéré par l'entrée d'Hamann, Steven Gerrard a pu aller jouer ce ballon de la tête dans la surface de réparation. Il avait cette capacité à surgir d'un coup entre les lignes et à apporter le danger. J'ai aussi voulu mettre plus de joueurs dans la zone d'Andrea Pirlo, afin de profiter des espaces autour de lui. Arrive alors ce tir lointain de Vladimir Smicer qui prend sa chance devant la surface de réparation milanaise et nous remet complètement dans le match, puisqu'on revient alors à un but *(56e).*

Le penalty qui amène notre égalisation *(61e)* ? Cela aurait pu être Steven Gerrard, mais c'est Xabi Alonso qui prend le ballon. Je le connaissais bien pour l'avoir suivi en Liga les années précédentes *(le milieu de terrain avait porté les couleurs de la Real Sociedad et d'Eibar)* et la question était de savoir combien de temps il lui faudrait pour s'adapter à un nouveau football. Mais c'était un joueur intelligent qui gérait parfaitement les espaces. Il a énormément grandi cette saison-là. Il n'avait que 23 ans, mais affichait déjà beaucoup de personnalité et de sang-froid. Je n'ai pas eu le temps de pester sur son échec car il a repris son penalty repoussé par Dida pour égaliser. Après ces trois buts en moins de dix minutes, les Milanais remettent alors plus d'intensité et la rencontre redevient plus équilibrée."

61e minute : Dida repousse le penalty de Xabi Alonso. Mais le Basque a suivi et marque. Les Reds ont remonté leur handicap de trois buts. Le miracle d'Istanbul est en marche.

Profitant de la largeur, John Arne Riise centre depuis la gauche vers le point de penalty. Gerrard vient couper de la tête, entre Jaap Stam et Alessandro Nesta, occupés à marquer Baros et Luis Garcia. Les Reds reviennent dans la partie (54e) : 3-1.

LA PROLONGATION
"IL Y A CE DOUBLE ARRÊT INCROYABLE DE DUDEK FACE À CHEVTCHENKO"

"On avait consenti beaucoup d'efforts pour revenir au score. Sur le plan émotionnel, la tension te pompe également beaucoup d'énergie. Certains joueurs étaient exténués, Jamie Carragher •••

Jérôme Prévost/L'Équipe

Au tableau !

La folle remontée des Reds se poursuit. À la suite d'une touche, Xabi Alonso décale le ballon sur sa droite pour Hamann, qui transmet à son tour à Smicer devant la surface de réparation. Ce dernier tente sa chance de loin et sa frappe rasante se loge dans le petit filet droit de Dida (3-2, 56e).

••• et Vladimir Smicer ont eu des crampes… J'avais fait entrer Djibril Cissé en fin de match pour essayer de profiter des espaces, de sa fraîcheur et de sa vitesse, alors que les Milanais, eux aussi, étaient fatigués. L'idée n'était pas d'arriver à la séance des tirs au but, mais, plutôt, de les prendre en contre-attaque. À la mi-temps de cette prolongation, j'ai donné comme consigne à Xabi Alonso d'essayer de garder le contrôle du jeu et du ballon, mais également de chercher rapidement Luis Garcia, Steven Gerrard ou Djibril Cissé. Puis, il y a cette double parade incroyable de Jerzy Dudek face à Andreï Chevtchenko *(à la 117e minute).* Il faut aussi une part de chance pour aller au bout."

LES TIRS AU BUT

"J'ÉTAIS CONFIANT CAR NOUS AVIONS ANALYSÉ LES TIREURS DE MILAN"

"J'étais très confiant car nous avions analysé les joueurs qui avaient tiré des penalties pour l'AC Milan cette saison-là et nous savions notamment comment tiraient quatre d'entre eux. C'est assez rare d'avoir quatre tireurs différents dans une équipe et il nous fallait en profiter. Normalement, tu en as un ou deux, trois au maximum. Jerzy Dudek *(le gardien polonais de Liverpool)* avait en sa possession les informations passées par José Manuel Ochotorena, notre entraîneur des gardiens. J'étais confiant car nous avions bien fait nos devoirs. Jamie Carragher est allé le voir avant la séance pour lui dire de bouger sur sa ligne de but et de faire des mouvements comme l'avait fait Bruce Grobbelaar avant lui avec Liverpool, lors de la victoire en finale de la Coupe des clubs champions européens 1984 *(aux tirs au but face à l'AS Rome, 1-1 a.p., 4-2 aux tirs au but en faveur des Anglais).*

Mais la clé, pour moi, c'est que Jerzy Dudek savait où allaient tirer les Milanais. Or, si vous plongez du bon côté, vous avez alors de grandes chances d'arrêter un penalty. Xabi Alonso aurait dû être notre premier tireur de la série mais je ne voulais pas qu'il frappe à nouveau, car il avait raté son penalty durant la rencontre, même si, derrière, il avait marqué en reprenant le ballon repoussé par Dida. J'ai choisi les tireurs qui me semblaient être les meilleurs dans cet exercice, mais également ceux qui étaient capables de gérer la pression du moment. Parfois, personne ne veut s'avancer pour tirer, car les footballeurs connaissent parfaitement toute l'importance d'un échec dans une séance de tirs au but. Ils peuvent avoir peur et ne pas vouloir prendre leurs responsabilités. Mais là, j'avais sept ou huit joueurs qui voulaient y aller. Et je devais en choisir cinq.

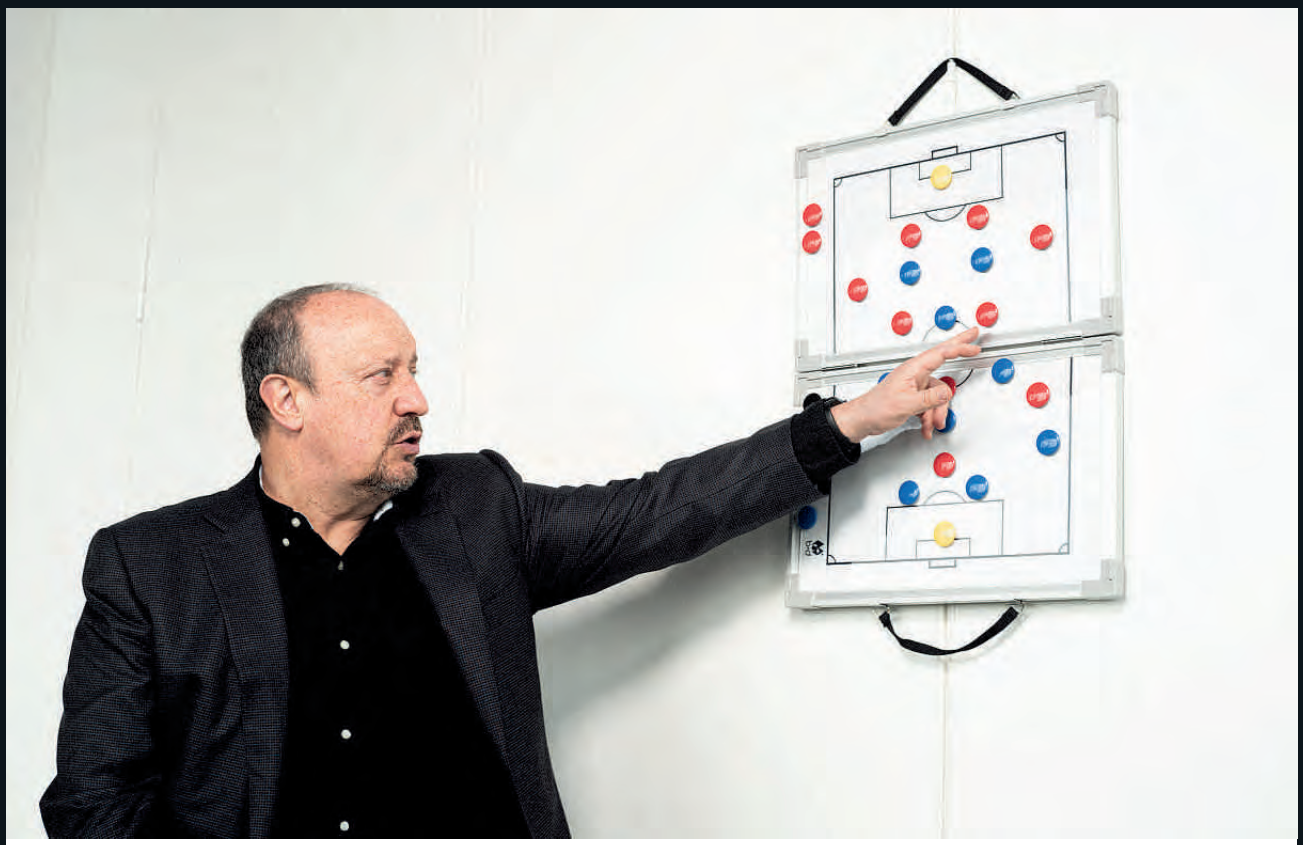
C'est à l'entraîneur de prendre la décision. Dietmar Hamann et Steven Gerrard étaient très sûrs dans cet exercice *(désigné en tant que cinquième tireur, l'Anglais n'a finalement pas eu besoin de frapper),* Djibril Cissé aussi. Il a bien ouvert son pied et mis de la puissance. Je me souviens du visage d'Andreï Chevtchenko quand il s'avance pour frapper. On voit qu'il est très, très tendu. Il sait que son tir va décider du sort de la rencontre et il porte cette pression sur les épaules. Il sait que, s'il le rate, c'est fini pour eux. Et c'est ce qui se passe…

Comment ai-je fait pour rester calme même à ce moment-là ? Bien sûr, intérieurement, j'étais extrêmement fier et heureux, mais j'éprouve beaucoup de respect pour l'adversaire aussi. L'autre jour,

Avant la séance de tirs au but, le doute s'est installé dans les têtes de Paolo Maldini et de Carlo Ancelotti, le coach du Milan.

Jerzy Dudek repousse le tir d'Andreï Chevtchenko. Liverpool est sur le toit de l'Europe.

Didier Fèvre/*Équipe* - Jérôme Prévost/*l'Équipe*



L'hymne à la joie de ceux qui ne marchent jamais seuls.

j'ai revu Adriano Galliani *(ancien président de l'AC Milan de 2004 à 2006)* et il m'a dit : « Quand tu as gagné la finale à Istanbul, tu es venu nous saluer avec beaucoup de classe et tu as fait la même chose quand tu as perdu la finale à Athènes *(deux ans plus tard, face à cette même équipe de l'AC Milan, 1-2, cette fois).* » Ensuite, nous avons fait la fête à notre hôtel et, à un moment de la soirée, je suis allé chercher un ami à l'extérieur. Quand j'ai voulu entrer de nouveau dans la salle, le service de sécurité ne voulait pas me laisser passer. Mon ami leur a alors dit : « Savez-vous qui est cet homme ? C'est Dieu ! » Après quelques explications, ils nous ont laissés passer. *(Rires.)*"

L'IMAGE QUI RESTE

"DES FANS DE LIVERPOOL ME DISENT : « C'EST LA MEILLEURE NUIT DE MA VIE ! »"

"Je pense que c'est la finale la plus émouvante de tous les temps. On ne reverra pas d'autres finales de Ligue des champions comme celle-ci à mon avis, avec un tel scénario. Bien sûr, on peut pratiquer un plus beau football, marquer plus de buts, tout est possible. Mais, sur le plan de l'émotion et des rebondissements, cela reste inexplicable, indescriptible. Si je dois retenir une chose de cette soirée-là, c'est ce stade d'Istanbul plein de fans de Liverpool chantant pour nous au retour du vestiaire après la pause, alors que nous comptions trois buts de retard. C'était incroyable ce soutien, alors que tout semblait perdu. Les fans de Liverpool sont célèbres pour cela, pour ne jamais lâcher leur équipe, leurs favoris. Ils sont très solidaires. •••

Liverpool résiste tant bien que mal en fin de prolongation. Serginho centre dans la surface et Chevtchenko voit sa tête repoussée par Dudek. Sur le rebond, l'Ukrainien reprend du droit à bout portant mais le gardien polonais réalise un incroyable arrêt réflexe (117e).

Au tableau !

LES STATS

AC MILAN		LIVERPOOL
55 %	POSSESSION	45 %
20	TIRS	16
7	TIRS CADRÉS	8
9	CORNERS	5
15	FAUTES COMMISES	21

LES BUTS

1-0 P. Maldini (1re, passe de Pirlo)
2-0 Crespo (39e, passe de Chevtchenko)
3-0 Crespo (44e, passe de Kaká)
3-1 Gerrard (54e, passe de Riise)
3-2 Smicer (56e, passe de Hamann)
3-3 Xabi Alonso (61e)

LES TIRS AU BUT

Réussis : Tomasson et Kaká pour l'AC Milan ; Hamann, Cissé et Smicer pour Liverpool.
Manqués : Serginho, Pirlo et Chevtchenko pour l'AC Milan ; Riise pour Liverpool.

•••Je garderai toujours en mémoire ce souvenir-là, plus même que le moment où on a soulevé le trophée. Dans ma carrière, j'ai dirigé les deux matches de la Ligue des champions avec la plus grande différence de buts entre deux équipes : 8-0, avec Liverpool contre le Besiktas Istanbul *(le 6 novembre 2007 lors de la 4e journée de phase de poules),* puis avec le Real Madrid contre les Suédois de Malmö *(le 8 décembre 2015, lors de la 6e journée de la phase de poules).* Mais les gens ne s'en souviennent pas tellement, ils me parlent toujours de ce match, de cette finale. Quand je croise des fans de Liverpool, ils me disent souvent : « Ne le dites pas à ma femme, mais c'est la meilleure nuit de ma vie ! » Dix-huit ans ont passé, je reçois encore souvent des lettres, des photos, des vidéos… et des demandes d'interviews comme la vôtre ! En théorie, je serai à la finale entre Manchester City et l'Inter Milan ce 10 juin à Istanbul car l'UEFA m'a invité." ⬢ F. To.

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL

Vingt et un ans après, les Reds gagnent leur cinquième C1.

Bruno Fablet/L'Équipe

LE QUIZ DE RAFA : 4/7

"Quel joueur de Milan obtient le coup franc qui débouche sur l'ouverture du score dès la première minute ?
Je crois me souvenir que c'est Djimi Traoré qui commet une faute sur Kaká. (**VRAI.**) **1/1**

Quels joueurs de Liverpool ont été avertis lors de cette rencontre ?
Honnêtement, je ne m'en souviens pas du tout. (**FAUX.** Jamie Carragher, 76e, et Milan Baros, 81e, ont reçu les deux seuls avertissements du match.) **1/2**

Qui décale Vladimir Smicer sur le deuxième but de Liverpool ?
Dietmar Hamann ! (**VRAI.**) **2/3**

Combien de hors-jeu ont été sifflés contre Milan durant ce match, prolongation incluse ?
Je n'en ai aucune idée. (**FAUX.** 7, dont 5 en première période.) **2/4**

Ce soir-là, quels joueurs ont été les premiers de leur pays à remporter une Ligue des champions ?
Je ne sais pas non plus… (**FAUX.** Ils sont quatre : Djimi Traoré pour le Mali, Milan Baros et Vladimir Smicer pour la République tchèque et Harry Kewell pour l'Australie) **2/5**

Qui a été élu homme du match ?
Je ne m'en souviens pas, mais je dirais Steven Gerrard ou Jerzy Dudek (**VRAI.** C'est le milieu de terrain des Reds qui a remporté cette distinction.) **3/6**

À part vous *(Benitez a remporté la Coupe de l'UEFA 2004 avec Valence contre l'OM, 2-0),* quels autres coaches ont enchaîné Coupe de l'UEFA ou Ligue Europa, puis Ligue des champions en deux saisons ?
Je pense que *(Bob)* Paisley et *(José)* Mourinho ont gagné les deux d'affilée, mais il me semble qu'aucun ne l'a fait avec deux équipes différentes (**VRAI.** L'Anglais l'a fait avec Liverpool en 1976 et 1977, tandis que le Portugais y est parvenu avec le FC Porto en 2003 et 2004). **4/7"** ⬢ F. To.

FOIRE À LA BIÈRE

MERCREDI 14 JUIN

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

*Sélectionnez 4 bouteilles de bière au choix parmi celles accompagnées de ce picto et la moins chère vous sera OFFERTE

OFFRE PANACHABLE

Scannez ici !

Retrouvez l'ensemble de nos références

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE BAPBAP

BAPBAP Originale Bière Pale Ale
5,4 % Vol.

33 cl
2.49€
1 L = 7,55 €

IBU 15

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE BAPBAP

BAPBAP Guinguette Bière IPA
5,8 % Vol.

33 cl
2.49€
1 L = 7,55 €

IBU 45

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE LA GARONETTE

La Saint-Cyp' Bière IPA
3,5 % Vol.

33 cl
2.39€
1 L = 7,24 €

IBU 32

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE LES 2 OURS

La paluche Bière triple au miel
8,5 % Vol.

33 cl
2.29€
1 L = 6,94 €

IBU 30

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE LES 2 OURS

La Paluche Bière blonde Bio
5 % Vol.

33 cl
2.29€
1 L = 6,94 €

IBU 20

3 bouteilles au choix achetées
+1 bouteille OFFERTE*

BRASSERIE LA GARONETTE

La Saint-Cyp' Bière blonde
6 % Vol.

33 cl
2.39€
1 L = 7,24 €

IBU 20

-18 ans LA LOI INTERDIT LA VENTE D'ALCOOL AUX MINEURS DES CONTRÔLES SONT RÉALISÉS EN CAISSE

Année 2023 - Photos non contractuelles - LIDL RCS Créteil 343 262 622

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

GUARDIOLA, LES SENTIERS DE LA GLOIRE

Le technicien espagnol va disputer contre l'Inter Milan sa quatrième finale de Ligue des champions, ce samedi 10 juin. Retour en chiffres sur chacune de ces campagnes.

Par Océan Fleutot, avec Opta.
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

SES TROIS FINALES

2008-2009
FC Barcelone **2-0** Manchester United

4-3-3
Valdés
Puyol (cap.) — Y. Touré — Piqué — Sylvinho
Busquets
Xavi — Iniesta (Pedro, 90e + 2)
Eto'o — Messi — Henry (Sey. Keita, 72e)

2010-2011
FC Barcelone **3-1** Manchester United

4-3-3
Valdés
Dani Alves (Puyol, 88e) — Mascherano — Piqué — Abidal
Busquets
Xavi (cap.) — Iniesta
Villa (Sey. Keita, 86e) — Messi — Pedro (Afellay, 90e + 2)

2020-2021
Manchester City **0-1** Chelsea

4-3-3
Ederson
Walker — Stones — R. Dias — Zintchenko
Gündogan
B. Silva (Fernandinho, 64e) — Foden
Mahrez — De Bruyne (cap., Gabriel Jesus, 60e) — Sterling (Agüero, 77e)

Statistiques en C1
Avec le FC Barcelone: 2008-2009, 2010-2011
Avec Manchester City: 2020-2021, cette saison (avant la finale)

UN CITY SUR LES TRACES DU GRAND BARÇA

Si les Citizens marquent deux buts en finale contre l'Inter Milan, ce Manchester City fera mieux offensivement que le FC Barcelone de Guardiola en 2009, victorieux de la Ligue des champions, une référence.

Buts marqués
(entre parenthèses, la moyenne de buts par match)

Moyenne de tirs par match
(entre parenthèses, la moyenne de tirs cadrés)

SES GARS SÛRS
Haaland comme Messi
Joueurs les plus décisifs (buts + passes décisives)

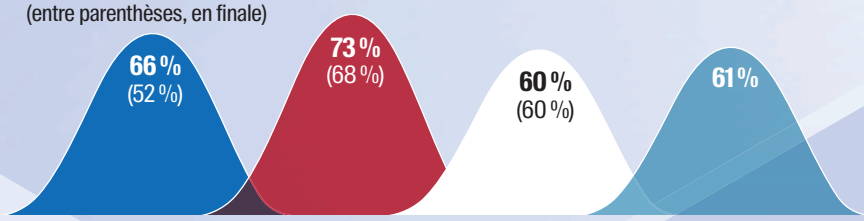
1

Lors de sa finale perdue, en 2021 avec Manchester City contre Chelsea (0-1), l'équipe de Guardiola n'avait cadré qu'un seul tir. Seul Monaco (0, en 2004 contre Porto, 0-3) a fait pire à ce niveau de la compétition depuis qu'Opta analyse ces données (saison 2003-2004).

UNE MAÎTRISE TOUJOURS CONSTANTE

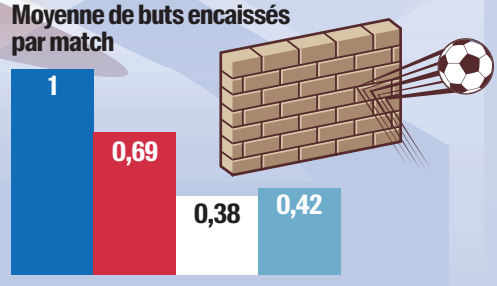
Guardiola et la possession du ballon, ça fait un. Sur toutes les éditions où elles ont été finalistes, les équipes du maestro espagnol ont confisqué la balle pendant au moins 60 % du temps.

Pourcentage moyen de possession par match
(entre parenthèses, en finale)



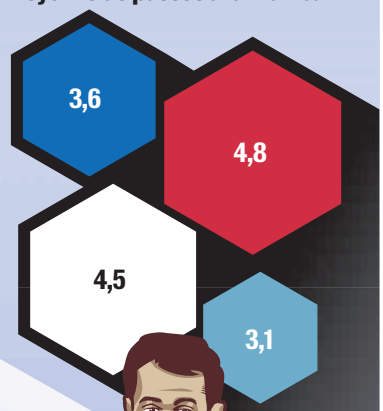
PLUS SOLIDE DERRIÈRE AVEC CITY...

Moyenne de buts encaissés par match



UN JEU PLUS DIRECT CETTE SAISON

Moyenne de passes avant un but



... AUSSI GRÂCE À EDERSON

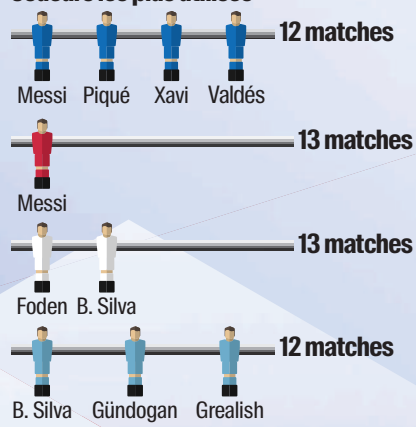
Moyenne d'arrêts par match

63 % DE VICTOIRES

En seize confrontations avec des clubs italiens en Ligue des champions, Guardiola l'a emporté dix fois pour cinq matches nuls. Mais la seule défaite de l'entraîneur catalan face à une équipe de Serie A est pour l'instant celle avec le Barça face à... l'Inter en demi-finales aller de l'édition 2009-2010 (1-3 ; retour : 1-0).

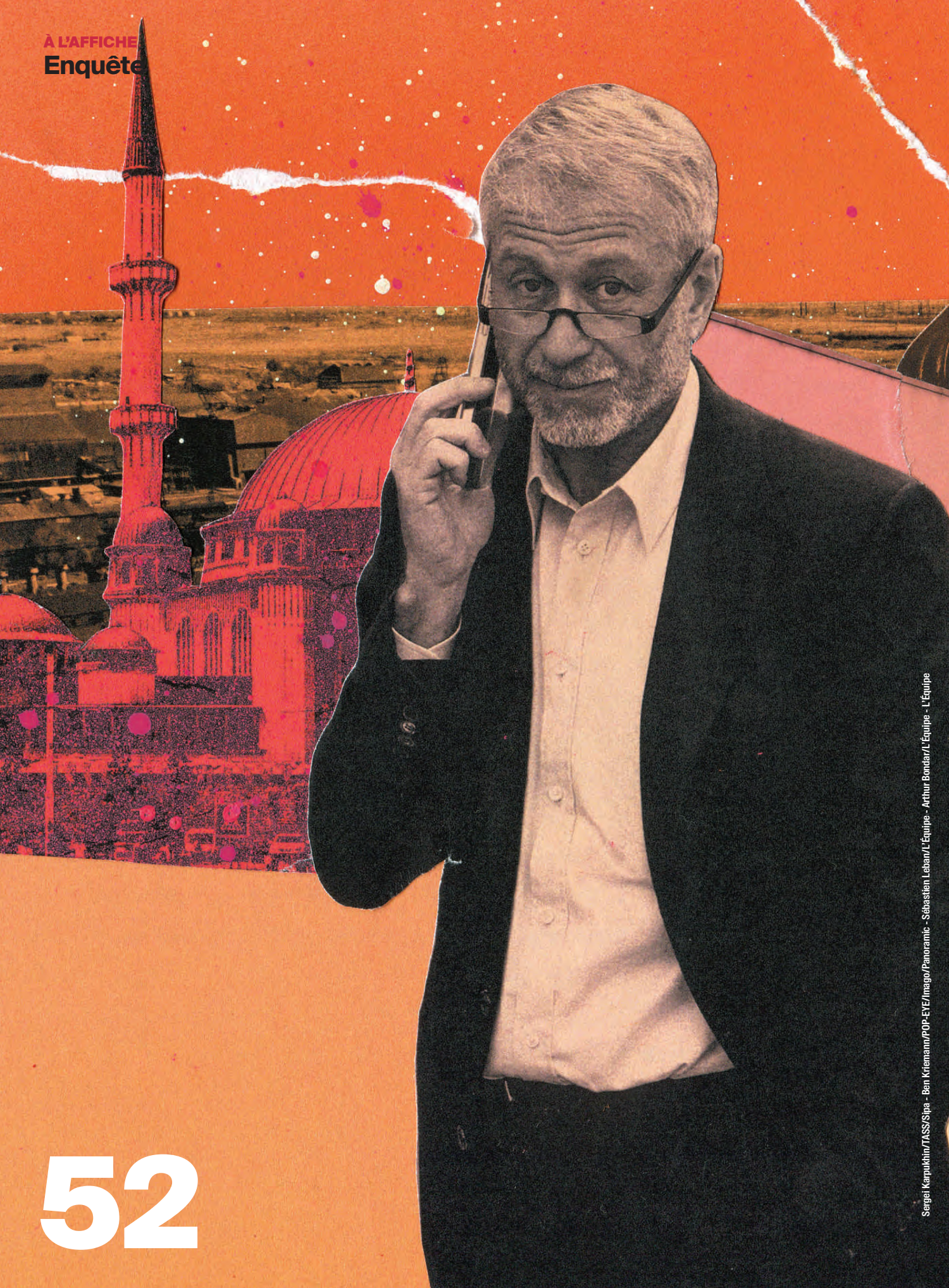
BERNARDO SILVA, L'INDISPENSABLE

Joueurs les plus utilisés



ALVAREZ SUPERSUB

Remplaçants les plus utilisés (nombre d'entrées en jeu)



Sergei Karpukhin/TASS/Sipa - Ben Kriemann/POP-EYE/Imago/Panoramic - Sébastien Leban/L'Équipe - Arthur Bondar/L'Équipe - L'Équipe

TOUT UN ROMAN

L'oligarque Roman Abramovitch a disparu des radars européens depuis la vente de Chelsea en mars 2022. Plongée dans la dernière année de l'ancien propriétaire des Blues, entre empoisonnement, couloirs humanitaires, transferts d'argent ou libération de prisonniers.

Par
Olivier Bossard et Antoine Bourlon

Illustrations
Julien Langendorf

Grâce à son réseau, l'homme d'affaires a obtenu la libération de soldats américains et britanniques, dont l'Anglais Shaun Pinner.

C'était un jour comme un autre et, pourtant, depuis le début de la guerre en Ukraine, il n'y a plus vraiment de jour comme les autres dans ce monde de milliardaires venus de l'Est. En Israël, fin avril, la situation au cœur de l'Europe n'est qu'une lointaine affaire, mais ici transitent des informations et des intermédiaires parmi les plus influents. On y croise des opposants réfugiés, des gens simplement venus travailler, des amis du régime de Vladimir Poutine en escale… et certains des proches collaborateurs de Roman Abramovitch. Devant la maison de l'oligarque, l'une des plus belles du riche quartier de Herzliya, au nord de Tel-Aviv, il n'y a pas grand-chose à signaler en ce jour de printemps : juste un beau soleil, signature locale, quelqu'un qui court pour rattraper son retard, et des murs bien protégés.

Mais, dans ces beaux endroits proches de la capitale diplomatique et économique israélienne, une personne qui connaît bien les cercles de l'oligarque a donné rendez-vous, pour livrer quelques réponses. Alors, Roman Abramovitch transite-il souvent par ici ? Enchaîne-t-il vraiment les allers-retours entre Moscou, Istanbul, Dubaï et Tel-Aviv ? "C'est plus ou moins ça, oui", lâche-t-elle, sourire en coin. Le jeudi 24 février 2022, Vladimir Poutine a décidé d'envahir l'Ukraine et il a embarqué avec lui tout un pan de la société russe, du bas peuple, gavé comme un canard de propagande, jusqu'à certains de ses vieux soutiens.

Depuis février 2022, l'oligarque russe enchaîne les allers-retours entre Moscou, Istanbul, Dubaï et Tel-Aviv

Roman Abramovitch n'est pas vraiment un "ami", ce n'est pas comme ça qu'il est défini, pas même en Russie, mais le lien qui l'unit au président de son pays est évident et il réside dans de vieilles histoires : le financement de sa première campagne électorale, propulsion obligatoire jusqu'au Kremlin au tournant des années 2000, l'acceptation, quasiment sans broncher, des méthodes du jeune boss d'alors, ou encore, la participation, d'après les enquêtes du plus célèbre des opposants Alexeï Navalny, au système de détournement de fonds de Poutine. Mais si Roman Abramovitch est devenu l'oligarque le plus médiatisé du globe, pour l'opinion publique, que ce soit en Russie ou ailleurs, cela fait un an que le vieil "ami" s'est fait plus insaisissable. Parce qu'il a été mis en lumière par la guerre en Ukraine, parce que l'Occident l'a ciblé, parce qu'il s'est décidé à jouer un rôle dans le conflit, suivre sa trace s'avère être une mission toujours plus compliquée. "L'histoire, et les directions que Roman a prises, ont fait qu'il s'est toujours retrouvé, depuis des années maintenant, entre les intérêts de la Russie et les vœux politiques de l'Europe", résume ainsi un homme d'affaires qui suit de près les investissements du milliardaire.

Persona non grata en Angleterre, bar-mitsvah en Israël

Londres, début d'année 2022. Les menaces de la Russie sur l'Ukraine se font de plus en plus précises, les grandes banques s'affolent et les premières manœuvres financières s'enclenchent. Cela fait déjà un moment que les relations diplomatiques ont implosé avec Moscou mais ce n'est pas près de s'arranger, dit-on, et "le mois de janvier était déjà source de blocage". À Chelsea, "il y avait notamment un souci avec les cartes bleues", raconte un ex-habitué de Stamford Bridge. Abramovitch, déjà mis au ban par le gouvernement britannique, qui ne veut plus le voir sur son sol, a, lui, depuis longtemps l'idée de vendre le club de Chelsea.

L'escalade de tensions, puis l'éclatement de la guerre, fin février, viennent transformer l'idée en obligation, sous la pression de l'État britannique et des députés de l'opposition travailliste. "À ce moment-là, rappelle un salarié, c'était la panique au club. Personne ne savait vraiment ce qui allait se passer." Au Parlement, entre jeux politiques internes — notamment autour du Premier ministre Boris Johnson — et réelle volonté d'agir, on s'étonne alors de la situation et le chef de l'opposition sir Keir Starmer lance : "Mais bon sang, pourquoi Abramovitch n'est-il toujours pas sanctionné ?" Cela viendra peu après, et une vente de Chelsea avec : les discussions sont intenses, en accéléré, et ce sont finalement des repreneurs américains, guidés par l'impulsif Todd Boehly, qui reprennent le club londonien *(voir encadré page 57)*.

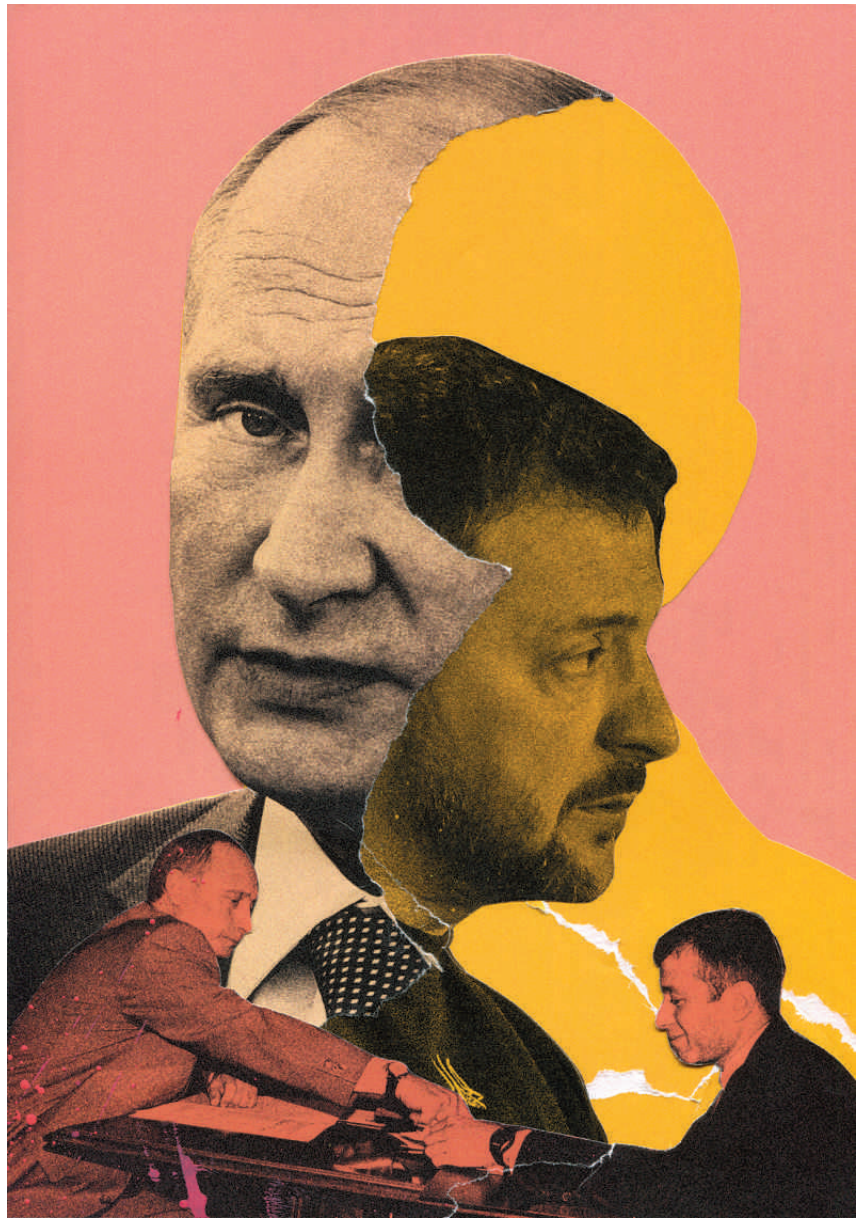
"Ils ont tout envoyé valser", explique-t-on par ailleurs. Un ancien membre des Blues narre une anecdote qui dit beaucoup du contexte de l'époque : "Les repreneurs avaient une idée en tête, faire table rase du passé. Ils appelaient toutes les personnes venant de l'Est ou liés à Roman Abramovitch des « patates chaudes politiques »." Abramovitch, lui aussi, fait table rase, et il n'est plus question de Chelsea dans son esprit, pas même de savoir si les résultats futurs de l'équipe seront plus ou moins bons sans lui qu'ils ne l'étaient avec. L'homme d'affaires va de continent en continent et se restreint à un minimum d'apparitions publiques. En décembre dernier, il passe, entre autres, quelques heures à Jérusalem pour la bar-mitsvah de son plus jeune fils, Aaron.

Détenteur d'un passeport israélien — il a fait son alyah, l'immigration d'un Juif en Israël, en 2018, a beaucoup investi dans le pays, et il possède également un passeport russe et portugais —, Abramovitch peut librement poser ses valises dans l'État hébreu, sans pour autant que tout lui soit autorisé. Pendant un temps, les sanctions internationales imposées en raison de ses liens avec Vladimir Poutine, l'empêchent de passer plus de vingt-quatre heures sur place. "Israël ne sera pas une voie de contournement pour les sanctions imposées à la Russie par les États-Unis et les pays occidentaux", a par ailleurs lancé, au début du conflit en Ukraine, le ministre des Affaires étrangères israélien Yaïr Lapid.

Villa à 50 000 dollars à Istanbul, yachts et "la petite Moscou"

La Turquie, elle, est moins regardante. Aucune sanction contre les oligarques russes n'est appliquée dans l'État du président Erdogan, devenu, du propre aveu d'un proche d'Abramovitch, "un endroit stratégique et neutre dans le cadre des pourparlers de la guerre en Ukraine". À Istan- •••

Vladimir Gerdo/TASS/Sipa - Konstantin Mihalchevskiy/SIPA



Abramovitch est partagé entre ses racines ukrainiennes et ses liens avec Poutine. Sa fille Sofia, elle, a choisi et a dénoncé l'invasion russe.

••• bul, une ville qu'il apprécie par-delà ses intérêts, Roman Abramovitch loue pendant plusieurs semaines un manoir dans le quartier d'Anadolu Hisari pour 50 000 dollars par mois (environ 46 500 euros) et s'affiche régulièrement à la terrasse d'un café posé dans le quartier de Bebek. Le Russe a amarré *L'Éclipse* et le *Solaris,* deux de ses yachts, à Port Azure, la première marina réservée aux méga-yachts en Turquie, au sud-ouest du pays, sur la côte méditerranéenne, "à l'abri de tous les regards indiscrets".

Un ouvrier portuaire anonyme souffle que "l'équipage vient régulièrement approvisionner l'un des bateaux en électricité, en eau et en provision et enlève les déchets à bord". Mais tout n'a pas été du goût des travailleurs locaux, parmi eux quelques Ukrainiens, et *Solaris* a ainsi été accueilli, en mars 2022, par un zodiac battant pavillon jaune et bleu et un message : "No War." Un autre de ses yachts est amarré du côté de Dubaï, aux Émirats arabes unis, où les ressortissants russes, la plupart regroupés dans un quartier appelé "la petite Moscou", font tourner les boutiques de luxe. "Roman n'a plus d'employés à Londres, nous confie une vieille connaissance. Certains sont partis, notamment à Dubaï, mais il est peu probable que lui y aille souvent."

Messager entre la Russie et l'Ukraine

Ses voyages les plus importants l'ont plutôt amené du côté de Kiev, en Ukraine, de Minsk, en Biélorussie, de Moscou, en Russie, et, bien souvent, donc, à Istanbul. À chaque fois pour la même raison. Longtemps, et après avoir été un acteur de l'ombre important de la Russie des années 1990, Roman Abramovitch et ses proches se sont défendus de quelconque velléité politique. "Les choses ont changé. Le monde a changé." Parole de ceux qui "savent", à Moscou. Un soir de la fin février 2022, Roman Abramovitch reçoit un appel du cinéaste ukrainien Alexandre Rodnianski, dont le fils conseille le président ukrainien Volodymyr Zelensky — lui-même étant issu du monde du cinéma et du spectacle. Le gouvernement ukrainien cherche un Russe capable d'aider à engager un processus de paix. "J'ai appelé les personnes les plus puissantes que je connais, a expliqué Alexandre Rodnianski. Le seul à m'avoir répondu est Roman Abramovitch." Le Russe, même s'il n'en parle jamais, même auprès de son entourage, possède des liens forts avec le pays voisin.

En 1941, lors de l'invasion de l'armée allemande, sa grand-mère et sa mère avaient fui Kiev pour rejoindre la Russie. Au fil des années, Abramovitch est aussi toujours resté proche des communautés juives d'Ukraine. Un témoin dépeint son rôle : "Il est une sorte de messager entre les deux pays." En coulisses, personne ne veut dire qu'Abramovitch a une ligne directe avec Poutine, pourtant, le passé commun des deux hommes nourrit l'évidence. "Mais il n'a aucun pouvoir de persuasion sur le gouvernement russe, tance l'un de

"J'ai appelé les personnes les plus puissantes que je connais pour engager un processus de paix. Le seul à m'avoir répondu est Roman Abramovitch"

Alexandre Rodnianski, cinéaste ukrainien

Xander Hein/phototheek/Imago/Panoramic - ANP/Alamy Stock Photo - ITAR TASS/AP/SIPA - PA Images/Alamy Stock Photo - Alain Mounic/L'Équipe

INQUIÉTUDE À CHELSEA SUR LE MANAGEMENT US

C'est un chant de dépit et, pour les autres, une petite anecdote qui les fait sourire. La romance Roman Abramovitch est terminée à Chelsea, mais les supporters de Stamford Bridge, abasourdis par la saison catastrophique de leur club (12e de Premier League), n'ont plus que leurs cordes vocales pour balancer leur amour pour l'ex-boss et se rappeler les grandes heures du mandat russe. L'oligarque a vendu le club il y a plus d'un an et le processus a été extrêmement rapide. Il peut se résumer ainsi : Abramovitch a d'abord confié la gestion du club à la Fondation Chelsea, dont aucun administrateur n'était russe ; a demandé à ce que les fonds récoltés soient dédiés "au profit de toutes les victimes de la guerre" ; a mandaté un groupe américain pour trouver des repreneurs ; puis a chargé ses conseils d'établir le contact et de juger leur sérieux avant la vente. Les 4,5 milliards d'euros dépensés par le consortium d'investisseurs guidé par l'Américain Todd Boehly sont aujourd'hui bloqués par le gouvernement britannique. Autour de l'oligarque, on assure que "les sanctions n'ont fait que compliquer la vente" alors que Chelsea était sous la menace d'une banqueroute forcée par les autorités. "Au sein du club, on se demandait si elles en étaient vraiment capables", dit un ancien salarié. Tout le monde finira par quitter le navire, y compris la directrice générale Marina Granovskaia, figure du Chelsea des vingt dernières années. Restée à Londres, elle ne travaille plus avec Abramovitch. Du côté des Blues, le mercato dispendieux de janvier (370 millions d'euros dépensés) n'a pas eu l'effet escompté et on s'inquiète du management américain. La cellule de recrutement a été bouleversée, notamment, et certains salariés historiques ont été licenciés en quelques minutes par téléphone. "En fait, dit l'un d'eux, toujours présent au club, on risque de devenir une équipe de seconde zone." ⬢ O. B. et A. B.

ses porte-paroles, ce qui n'est pas de l'avis de tous. Il s'assure seulement que les messages arrivent en bonne et due forme et avec précision." Ainsi, l'oligarque transmet le point de vue des Ukrainiens et, à l'inverse, leur explique ce que la Russie imagine comme conditions.

Une position "risquée", selon un proche, et a minima étonnante : "Il a fait le choix de faire ce qu'il pouvait pour apaiser certaines choses. Il pouvait, comme d'autres, rentrer en Russie, faire beaucoup d'argent, développer ses biens, ou prendre un grand risque et essayer de faire quelque chose de positif. Il est le seul à avoir fait ce choix. C'était évident qu'il y aurait des critiques, et, comme il n'y a pas du tout de traitement de faveur à son égard, c'est évident qu'il a fait ce choix avec la volonté de changer les choses. C'est plus facile d'être en retrait."

Tentative d'empoisonnement présumée

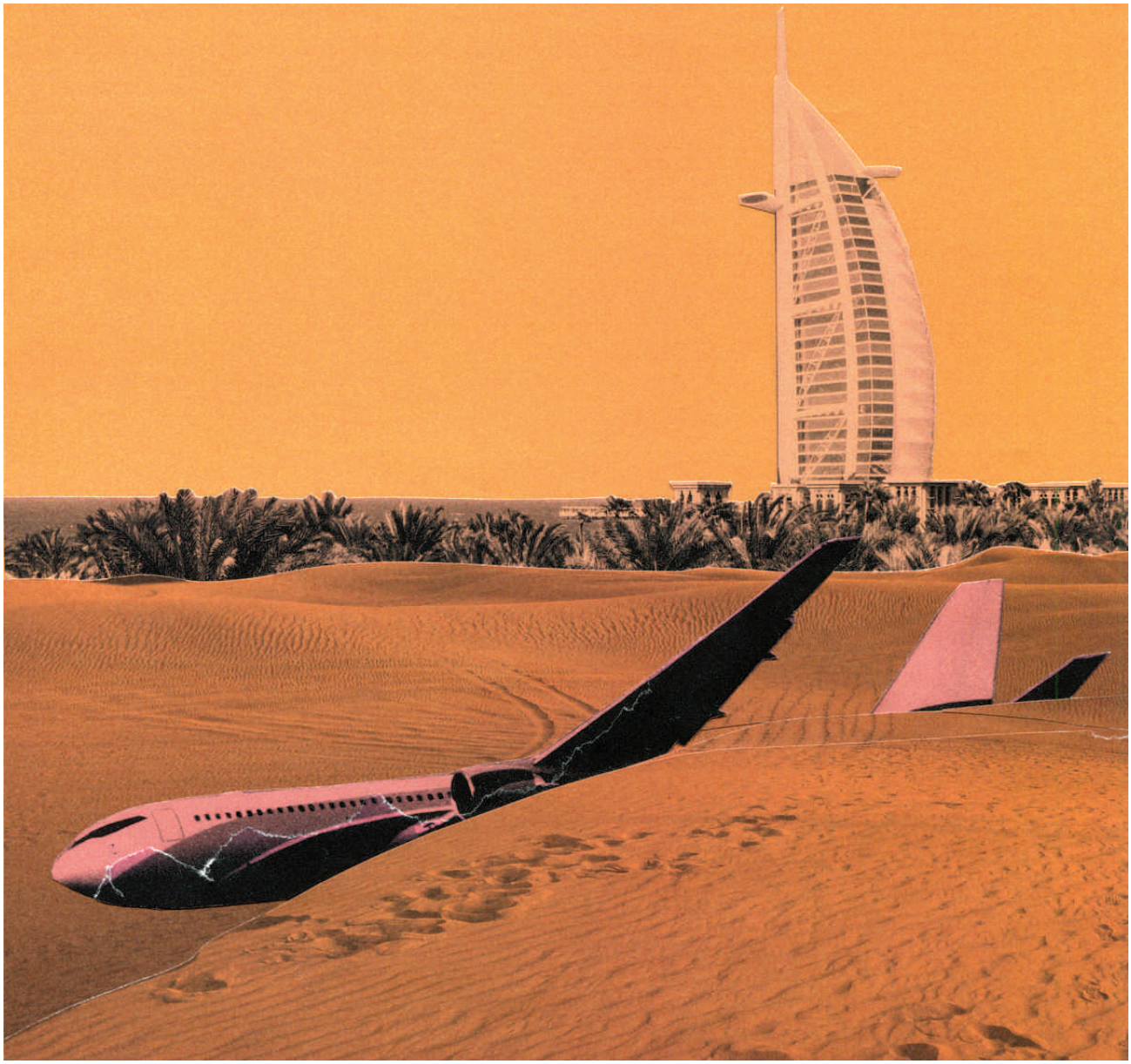
Ainsi, pendant plusieurs mois, l'oligarque russe enchaîne les rendez-vous. Le 29 mars 2022, il apparaît encore autour de la table d'une nouvelle session de discussions entre délégations russe et ukrainienne, aux côtés du président turc Recep Tayyip Erdogan. Quelques jours plus tard, il est cette fois aperçu dans un hôtel cinq étoiles de Moscou pour y rencontrer l'ancien chancelier allemand Gerhard Schröder. "Ç'a été très utile *(de l'avoir),* avait affirmé David Arakhamia, négociateur ukrainien en chef. Nous avons

En Russie, le milliardaire est critiqué et décrit comme un traître pro-Ouest

pu avoir des éléments sur ce qui compte pour la Russie."

Par la suite, alors qu'un processus de paix intégrale est rapidement devenu une utopie, Abramovitch s'est consacré à ce qui pouvait permettre à l'Ukraine de survivre. Il a négocié des couloirs humanitaires hors de Marioupol, participé à la signature d'un accord pour exporter le blé ukrainien et des fertilisants, permis le passage de produits agricoles ukrainiens par la mer Noire. "Beaucoup de pays en étaient dépendants, notamment en Afrique", ont expliqué plusieurs spécialistes. Même à l'ONU, il est conseillé aux négociateurs de se tourner vers lui pour installer des discussions crédibles. "En Russie, pour ça, il y a eu beaucoup de critiques, affirme encore l'un de ses collaborateurs. Il était décrit comme un traître, pro-Ouest."

Et les bonnes actions ne paient pas toujours. Pis, elles peuvent coûter cher. Après une réunion secrète à Kiev, l'ancien boss de Chelsea et trois autres négociateurs ukrainiens développent les symptômes d'un empoisonnement présumé. Les quatre hommes ressortent de la pièce avec les yeux rouges, des larmoie- •••



Aviation Images Ltd/Alamy Stock Photo - Sébastien/Leban/L'Équipe

••• ments douloureux, les mains et le visage qui pèlent, après avoir mangé du chocolat. "Le dosage et le type de poison utilisé était insuffisants pour mettre en danger des vies, et ont été utilisés probablement pour faire peur aux victimes", analyse un spécialiste. Le très informé média indépendant Bellingcat raconte qu'Abramovitch a posé une question très directe aux médecins venus l'ausculter : "Va-t-on survivre ?"

Des avoirs gelés dès mars 2022

"Je crois qu'il est en bonne santé, répond un porte-parole de l'oligarque. Je crois en tout cas ! On ne fait pas de commentaires sur ce qu'il s'est passé." Aujourd'hui, la nature même de cet empoisonnement, si tant est que ce ne soit pas juste un moment de panique, et, surtout, sa source, n'ont toujours pas été déterminées. L'homme d'affaires, lui, continue d'avoir son rond de serviette à la table des négociations et seules les consignes ont changé : ne pas boire ni manger, ni même toucher quoi que ce soit.

Le Russe aurait perdu plus d'un milliard de dollars depuis le début du conflit en Ukraine

En août 2022, c'est en Arabie saoudite qu'il se rend pour rencontrer le prince Mohammed ben Salmane et travailler sur l'échange de prisonniers : 200 Ukrainiens contre 55 Russes et un responsable politique ukrainien pro-Kremlin, en plus de combattants américains et britanniques. Le deal se finalise. Dans l'avion qui le transporte de l'Arabie saoudite à la Russie, le soldat britannique Shaun Pinner, tout juste libéré, dévisage son voisin. "Vous ressemblez beaucoup à Roman Abramovitch." L'homme en face de lui, souriant, lui répond : "C'est parce que c'est moi." Selon des responsables saoudiens, l'oligarque a tenu à les accompagner personnellement jusqu'au bout. "Il est peut-être le plus intel-

Dubaï et l'Arabie saoudite n'ont pas gelé les avoirs de l'oligarque russe.

ligent de tous les oligarques", dit un homme qui l'a beaucoup croisé.

D'après le magazine économique référence *Forbes,* la fortune de Roman Abramovitch s'élève aujourd'hui à 9,4 milliards de dollars (environ 8,7 milliards d'euros), en baisse sensible par rapport aux 14,5 milliards de dollars de 2021 (13,5 milliards d'euros), mais nettement supérieure à l'année précédente (6,9 milliards de dollars, soit 6,4 milliards d'euros). Le Russe aurait perdu plus d'un milliard de dollars (930 millions d'euros) depuis le début de l'invasion en Ukraine, ce qui n'a rien changé de ses intentions publiques. L'an passé, il avait annoncé – ce qui a été perçu, au Royaume-Uni, comme un magistral coup de com' – la création d'"une fondation caritative à laquelle les bénéfices net de la vente de Chelsea seront reversés. La fondation sera au profit de toutes les victimes de la guerre en Ukraine."

C'est au courant du mois de mars 2022 que ses avoirs britanniques sont gelés : Chelsea, bien sûr, mais également ses somptueuses villas où, fut un temps, il aimait organiser des concerts privés du chanteur anglais Sting. Londres décide également de lui interdire toute transaction avec des particuliers et des entreprises britanniques ainsi que la possibilité de voyager – après avoir perdu son visa, en 2018, il avait "regagné" ce droit grâce à son passeport israélien.

Des actions pour la levée des sanctions

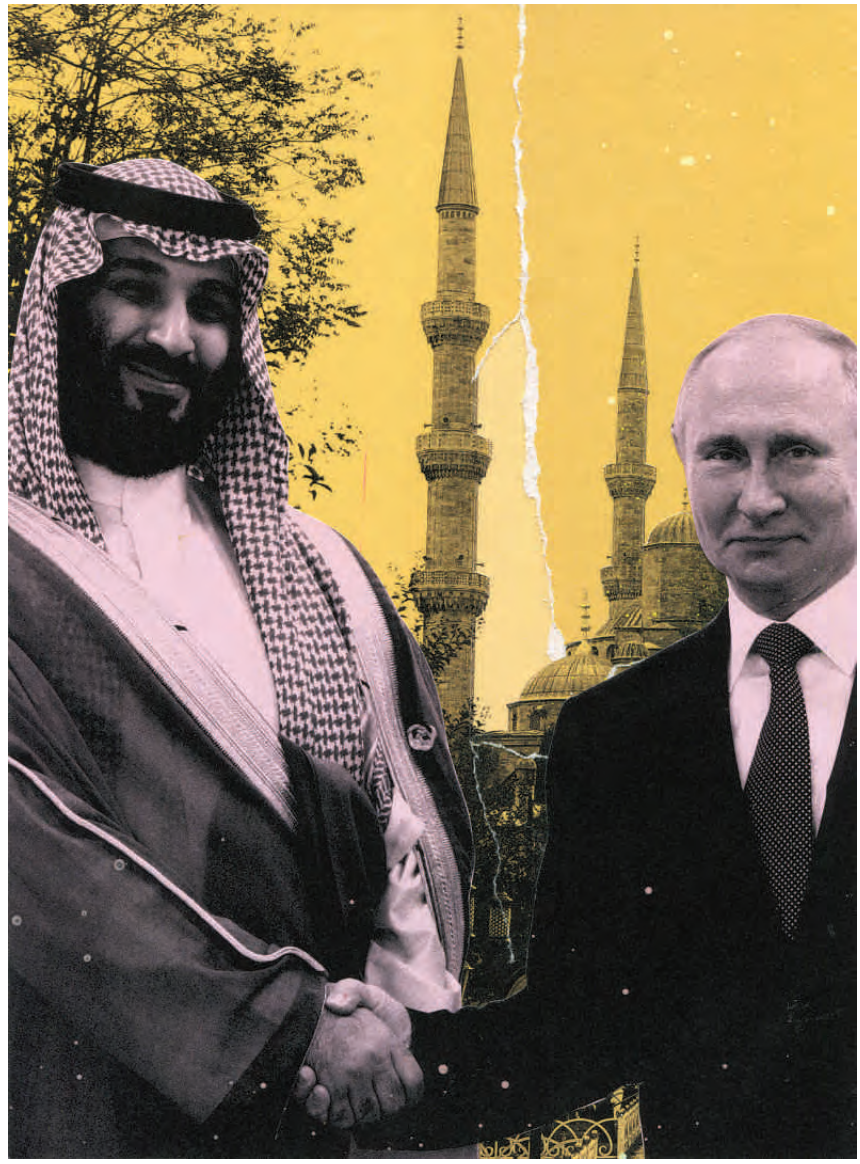
En coulisses, des dignitaires ukrainiens œuvrent pour que les sanctions britanniques à son encontre soient levées, pour services rendus. En vain. "Sanctionner des milliardaires en pensant que ça aura beaucoup d'impact, ce n'est pas comme ça que les choses fonctionnent, explique-t-on dans le cercle proche d'Abramovitch. Ils ne peuvent pas venir à Londres ? Il y a beaucoup d'autres endroits où aller. Et la plupart de ces gens n'ont aucune influence sur le gouvernement russe."

Mais le Royaume-Uni reste ferme. "Les sanctions d'aujourd'hui montrent une fois de plus que les oligarques et les kleptocrates n'ont pas leur place dans notre économie ou notre société, a, par exemple, expliqué la ministre britannique des Affaires étrangères de l'époque Liz Truss. De par

Beaucoup se demandent pour qui roule l'ancien président de Chelsea : pour le Kremlin ou pour les Ukrainiens ?

leurs liens étroits avec Poutine, ils sont complices de son agression. Ils ont le sang du peuple ukrainien sur les mains. Ils devraient baisser la tête de honte." Il y a quelques années, Alexeï Navalny, l'opposant numéro un à Vladimir Poutine, avait jugé précieux de sanctionner la flopée de milliardaires qui entourent le président russe. "C'est l'un des seuls moyens de faire pression", disait-il, alors que depuis le début de la guerre, nombre de riches Russes ont perdu la vie dans des conditions mystérieuses.

Abramovitch, lui, continue d'œuvrer, et "on se demande quand même un peu pour qui il roule, observe un connaisseur de la Russie. Il est à la fois proche du Kremlin et des Ukrainiens". Ses efforts dans les •••



Mikhail Klimentyev/Itar TASS/Panoramic - Alain Mounic/L'Équipe

Grâce à son passeport israélien, Roman Abramovitch a trouvé dans l'État hébreu un nouveau port d'attache.

••• pourparlers pour la paix n'empêchent pas les condamnations, comme celles de l'Union européenne (UE) et du Canada. En Israël, aussi, il y a des répercussions : ses investissements et donations, comme au mémorial de la Shoah à Jérusalem, ont connu un coup d'arrêt brutal. Seuls les États-Unis, qui ciblent pourtant quelques-uns des proches de Vladimir Poutine, l'ont laissé tranquille, et ce n'est pas rien, après une intervention du président ukrainien Volodymyr Zelensky, qui souligna "ses efforts à vouloir négocier la paix".

Transfert d'argent, Jersey et Portugal

Négocier la paix pour obtenir la sienne ? "Ce n'est pas du tout son objectif, mais, même si ça l'était, ça change quoi ?", lance une connaissance rencontrée en Israël. L'oligarque, en tout cas, n'avait pas seulement prévu d'entrer dans les négociations, et, en malin gestionnaire de son patrimoine, il a pris de l'avance. Des documents dévoilés par le quotidien anglais *The Guardian* montrent que l'homme d'affaires est notamment parvenu à transférer plusieurs milliards à ses enfants, début février 2022, quelques semaines avant l'invasion russe. "Ces modifications ont fait des sept enfants d'Abramovitch, le plus jeune étant âgé de 9 ans, les bénéficiaires des actifs détenus dans des trusts pour une valeur d'au moins 4 milliards de dollars *(3,7 milliards d'euros)*", explique le journal, tout en précisant que cette réorganisation n'avait rien d'illégal.

Le jour où la Russie lance ses hostilités, le 24 février, le Russe transfère encore le contrôle de sa société Norma Investments à l'un de ses associés. L'amoncellement d'événements a de quoi étonner et créer la colère de certaines figures politiques occidentales. "On connaît son histoire avec la Russie, mais l'Ukraine a accepté son aide, nous souffle, à Londres, un vieux collaborateur de l'oligarque. Il n'y a vraiment qu'en Europe occidentale qu'il a des soucis, sinon il peut aller n'importe où. Lui aussi était vraiment énervé contre « l'Ouest », au début de la guerre."

Pendant plusieurs mois, un tribunal de l'île anglo-normande de Jersey a imposé une ordonnance de gel de plus de 7 milliards de dollars (6,5 milliards d'euros) d'actifs liés à Roman Abramovitch. Avant de se rétracter. Le Russe a eu gain de cause et il continue, aujourd'hui, de contester les sanctions européennes devant la Cour de justice de l'UE. Ses avocats affirment que ses droits de citoyen européen, qu'il est grâce à son passeport portugais obtenu dans des conditions douteuses selon certaines ONG, ont été bafoués.

Le message anti-Poutine de sa fille

Sur le volet financier, toujours, c'est un drôle de brouillard qui suit l'oligarque. Il y a déjà ses investissements, "qu'il a décidé d'arrêter, car ce n'est pas le moment, selon lui", dépeint un observateur avisé. Certes, ses prises de position dans des start-ups israéliennes, pour ne citer qu'elles, demeurent toujours, mais le conflit ukrainien a considérablement changé l'incessante dynamique d'expansion de l'ancien propriétaire de Chelsea. Il y a aussi les malversations présumées, pointées du doigt par des organisations telles que Transparency International, et qui font l'objet de plusieurs enquêtes en Europe. En France, le parquet national financier mène, de son côté, des investigations sur plusieurs biens supposés mal acquis par des milliardaires russes et le nom de Roman Abramovitch apparaît dans le dossier.

Sur le volet politique, encore, l'oligarque n'a pas non plus éclairci sa véritable position. Il s'est peu épanché, comme toujours, si ce n'est pour espérer que la guerre se termine le plus vite possible – ce qui ne dit rien sur lequel des deux pays doit en sortir vainqueur. "Il ne prend aucune position politique, ce n'est pas son rôle, assure un porte-parole. Il n'a aucune autorité. Il ne décide de rien. Il ne suggère rien. Il ne souhaite pas devenir un politicien ou construire une plateforme politique pour lui-même. Il utilise seulement ses compétences, son savoir, son expérience de vie et évidemment son réseau." Seule sa fille Sofia, au début du conflit, s'est ainsi épanchée en postant un message anti-guerre qui ciblait précisément Vladimir Poutine : "Le peuple russe ne veut pas la guerre. Poutine la veut."

Prudence et intelligence

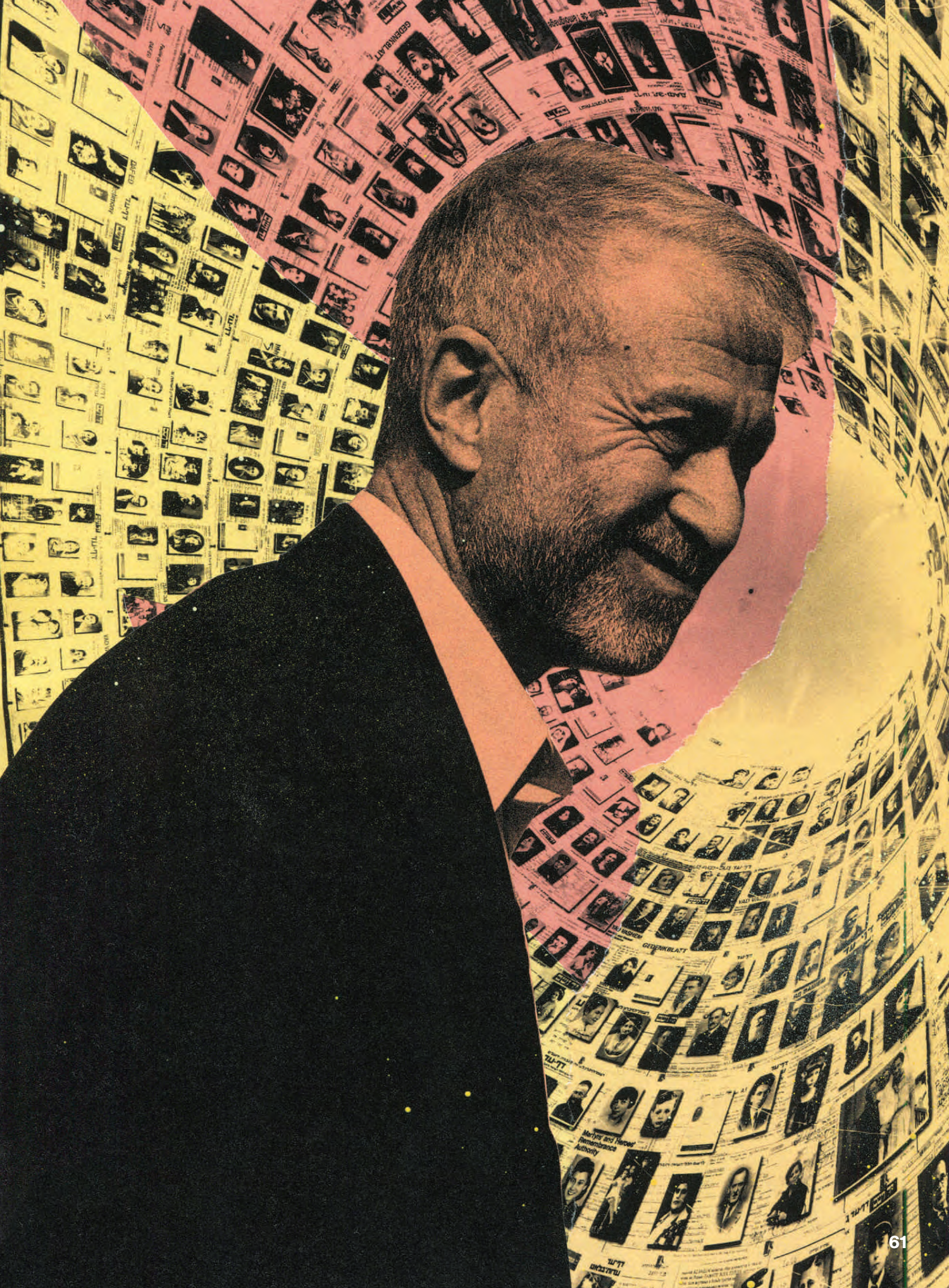
Les combats ont entraîné la fermeture de son musée d'art contemporain *Garage*, à Moscou, "jusqu'à ce que la guerre se termine", et celui-ci n'a jamais réouvert. "C'est un espace de coworking, désormais", raconte un artiste russe qui, un temps, y exposait ses œuvres. Dans un récent documentaire diffusé sur France 5, l'ami d'un homme d'affaires auparavant proche de Roman Abramovitch disait, lui, de la position du plus célèbre des milliardaires russes : "Roman est quelqu'un de très prudent et très intelligent. Il estime qu'il vaut toujours mieux être avec le gagnant qu'avec le perdant. Il n'y a que les personnes ordinaires qui peuvent prendre en compte les considérations morales."

Aujourd'hui, le conflit ukrainien continue de faire des milliers de morts. En Russie, Vladimir Poutine n'a pas lâché une bribe de pouvoir, toujours soutenu par une petite poignée d'oligarques issus d'un monde "froid, pro-Poutine, pro-guerre" dans lequel aucun Russe exilé ne souhaite aujourd'hui retourner. À l'opposé, Roman Abramovitch, lui, n'est pas revenu en Europe occidentale et il ne compte pas y remettre un pied de sitôt. L'artiste russe interrogé a croisé l'ex-boss des Blues, il y a quelques années, et en tire une conclusion : "C'est un maître de la transformation. Qui sait quel rôle il pourra encore jouer dans sa vie ?" ⬢ O. B. et A. B.

Roman Abramovitch n'est pas revenu en Europe occidentale et il ne compte pas y remettre un pied de sitôt

Parmi ces actifs figurent notamment des propriétés immobilières, des jets privés ou des yachts. La manœuvre a nourri la théorie qu'Abramovitch en savait plus que de raison sur la guerre à venir, ce que son entourage réfute avec fermeté. Le coup de poker, en tout cas, lui a permis de ne subir aucune saisie, ni aucun gel des actifs de la part des autorités, dans la mesure où les enfants de l'oligarque ne sont pas concernés par les sanctions. "Mais, explique-t-on, ce n'est pas de l'argent qu'il peut retirer et utiliser."

Sergei Karpukhin/Itar TASS/SIPA - John Dambik/Alamy Stock Photo



Dans la tentaculaire et chaotique capitale du Pérou, il faut braver tous les obstacles pour vivre son amour du ballon rond : la frénésie du trafic routier, l'insécurité et le faible niveau d'un Championnat difficile à suivre. Mais la passion est là.

LIMA, SI LOÍN DE L'ELDORADO

Par Thomas Broggini, à Lima.

Photos Pierre Raimbault/L'Équipe

ATLAS
Lima, Pérou.
Population 10 millions d'habitants.
Température moyenne l'hiver 15 °C.
Température moyenne l'été 25 °C.
Ensoleillement 4 heures par jour.
Précipitations 18 jours par an.

Des supporters peuvent-ils sortir d'un match plus fatigués que les joueurs ? À Lima, probablement. L'explication est dans le décor : une capitale de 10 millions d'habitants qui s'étend sur une quarantaine de kilomètres, à flanc de falaise sur le littoral, coincée entre l'océan Pacifique et le désert d'Ica, écartelée entre des paysages de carte postale et des zones délabrées, certaines confrontées à la pauvreté, d'autres à des problèmes de délinquance, parfois les deux. Une métropole bouillonnante, désordonnée, où le trafic routier est infernal aux heures de pointe en raison d'un réseau de transports déficient. Dans ce contexte, le moindre déplacement vers un stade peut devenir un calvaire. Ce lundi 24 avril, je vais en faire l'expérience.

Difficulté supplémentaire cette saison : le calendrier farfelu concocté par les instances, conséquence de la grave crise politique ayant secoué le pays ces derniers mois et mis le sport sur pause, mais aussi de la grève de plusieurs clubs, en guerre avec les diffuseurs télé, en début d'année.

À 20 h 30, Universitario de Deportes et le Sporting Cristal se rencontrent pour le choc de la 13e journée du Tournoi d'Ouverture. Un tiers des Péruviens vit dans la capitale : un centralisme transposé à la Division 1 locale, dont six des dix-neuf équipes sont basées à Lima ou dans sa banlieue (deux sur quatorze en D2, sept sur quatorze dans la Ligue féminine). Les trois géants de la cité se partagent titres, attention des médias et sou-

63

tien inconditionnel des fans. La “U”, qui reçoit ce soir, traverse sa dixième saison de disette à l’aube de son centième anniversaire, mais demeure officiellement le club le plus titré du Pérou avec vingt-six titres de champion, même si son ennemi juré, Alianza Lima, vingt-cinq titres et récent vainqueur du Tournoi d’Ouverture, revendique celui attribué à Universitario en 1934. Son adversaire du jour, un voisin portant le nom d’une marque locale de bières, né sur les cendres du Sporting Tabaco en 1955, se classe troisième avec vingt titres.

Le bas de la pyramide sud-américaine

Il est 18 heures. Les abords du Monumental, le deuxième plus grand stade d’Amérique du Sud, juste derrière son homonyme argentin, frémissent. L’enceinte se dresse au pied de collines arides et poussiéreuses. Venir jusqu’ici est un défi logistique et mental, qui requiert une dévotion à toute épreuve. Car, de plus, le spectacle est rarement au rendez-vous. “Le Championnat péruvien est d’un faible niveau, tout en bas de la pyramide sud-américaine, avec la Bolivie et le Venezuela”, juge Eli Schmerler, représentant local de l’IFFHS, la Fédération internationale de l’histoire et des statistiques du football.

En cette fin avril, Alianza, double champion en titre, vient de rompre une série record de onze ans et trente matches sans victoire en Copa Libertadores, l’équivalent de la Ligue des champions •••

PRATIQUE

Décalage horaire – 6 heures en hiver, – 7 heures en été.
Distance Paris-Lima 10 200 km.
Vol Paris-Lima Entre 12 h 30 et 18 heures.
Prix du billet d’avion Entre 900 et 1 200 euros l’aller-retour.
Une nuit d’hôtel Entre 35 et 100 euros.
Trajet aéroport - centre-ville De 10 à 15 euros.
Ticket de transports en commun entre 0,25 et 1 euro.

P comme Pérou, mais également comme passion, celle des supporters lors des tournois de rue (ci-dessus), au stade Monumental de l'Universitario (en haut, à droite) ou au Ivan-Elias-Moreno du Deportivo Municipal (page de droite). Toujours sous bonne garde policière pour éviter les débordements tandis que dans les ruelles environnantes le calme règne.

••• sur le continent. Loin du temps où les équipes péruviennes comme Universitario (1972) ou le Sporting Cristal (1997) atteignaient la finale de la compétition. La racine du déclassement : une gestion économique calamiteuse ayant précipité le Championnat au bord de la faillite générale en 2010. Et il y a la circulation, donc, "un truc à te flinguer le moral", déplore Santiago, qui passe douze heures par jour au volant de son taxi. Pourtant, ce joyau de 80 000 places fait fréquemment le plein. "Le Pérou est un pays de football, répond Gerardo Alvarez Escalona, auteur de plusieurs thèses sur le ballon rond. On l'a vu en 2018 en Russie, lors de la dernière Coupe du monde disputée par la sélection *(la cinquième en tout, après celles de 1930, 1970, 1978 et 1982).* Dans le Championnat, cette passion est déconnectée du niveau de jeu. On supporte une équipe pour appartenir à un groupe."

La galère dans les embouteillages

Bryan, fidèle hincha (fan), patiente devant la statue de Teodoro "Lolo" Fernandez, ancien attaquant et légende du club crema de 1931 à 1953. "Quand Universitario joue en semaine, je dois inventer une excuse pour sortir en avance du travail, seule solution pour être à l'heure, confesse-t-il. J'ai passé trois heures dans les bouchons." L'avenue Javier Prado, la seule à desservir l'enceinte, se remplit lentement. À côté des voitures à l'arrêt, un groupe de supporters craque des fumigènes et s'époumone. Les stands d'anticuchos, des brochettes de cœurs de bœuf, et de chicha morada, boisson à base de maïs violet, sont pris d'assaut. Des policiers patrouillent à cheval.

À l'ouverture des grilles, les fans se ruent vers les tribunes. Mais l'horloge tourne et les gradins restent clairsemés. Le car du Sporting Cristal lui-même est bloqué dans le trafic. Coup d'envoi retardé de vingt minutes. Lucia arrive sur le gong. À bout de souffle. "C'est toujours un marathon pour arriver ici, se désole cette avocate de 31 ans. J'ai couru pour ne pas rater le début du match. C'est la preuve qu'on est prêts à tout pour cette équipe. Je viendrais plus souvent si ce n'était pas si compliqué." À la demi-heure de jeu, des supporters en nage continuent d'entrer dans le stade. Quelques journalistes portent naturellement le maillot, chantent sans retenue et invectivent l'arbitre. Dans mon dos, un reporter s'est endormi, peut-être lui aussi lessivé par son périple jusqu'au bout du monde. La "U" gagne tranquillement (2-0). Pour résumer : un spectacle plutôt agréable, mais un sommet déséquilibré, dans une enceinte finalement pleine et une vraie belle atmosphère, loin toutefois du folklore argentin, pour établir une comparaison.

Le paysage a changé, depuis le meurtre d'un jeune fan d'Alianza lors d'un superclasico dans l'antre d'Universitario, en 2011. Désormais, les gros derbys de la capitale se jouent sans supporters

visiteurs et les mesures restrictives (interdiction des fumigènes, banderoles, drapeaux…) affectent un peu l'ambiance. "Et ce n'est pas près de changer", pronostique Gustavo Paniagua Albarracin, superviseur en charge de la sécurité dans les stades péruviens. Ce soir, les hinchas repartent quand même comblés vers les embouteillages. Jorge Fossati, entraîneur de la "U", aussi : "Ce public n'est pas un douzième homme comme le dit l'expression. C'est notre joueur le plus important." Le lendemain, les quatre quotidiens populaires de sport nationaux admirent la "passion indescriptible" générée par le club de cœur de Mario Vargas Llosa, prix Nobel de littérature en 2010.

La violence et le raffinement culinaire

Lima, par-delà ce dévouement au football, offre une histoire riche de plusieurs siècles. Celle d'une ville fondée en 1535 dans la vallée du Rimac par le conquérant Francisco Pizarro sous le nom de Ciudad de los Reyes, en référence aux Rois mages, capitale de la vice-royauté du Pérou et cité la plus importante des territoires sous domination espagnole jusqu'au milieu du XVIII^{e} siècle. Endommagée par des conflits et des tremblements de terre, plusieurs fois reconstruite, la capitale a vu sa croissance démographique exploser à partir des années 1960 en raison d'un exode rural massif.

Comme tout le pays, cette métropole "perçue comme une terre d'opportunités par les habitants de la province" a aussi été marquée "par des années de violence (environ 70 000 morts de 1980 aux années 2000) accompagnées d'hyperinflation, décrypte Juan José Heredia Neyra, historien au sein de la prestigieuse université San Marcos. On a grandi dans cet environnement, en jouant au foot dans la rue car la vie continuait malgré tout." C'est désormais un haut lieu de la gastronomie, qui héberge trois des cinquante meilleurs restaurants de la planète, et un centre historique classé au patrimoine culturel de l'humanité depuis 1991. "Le premier match officiel à Lima s'est disputé en août 1892, me précise le chercheur Gerardo Alvarez Escalona. Ce sport a été importé par les Britanniques. La plupart étaient des marins de passage dans le port du Callao. Il s'est popularisé à la fin du XIX^{e} siècle."

Fondé en 1901, Alianza Lima est le doyen de la Première Division. Un jeudi d'automne dans l'hémisphère Sud, où le soleil cogne anormalement fort pour la saison, j'ai rendez-vous au stade Alejandro-Villanueva, planté en plein milieu du district populaire de La Victoria. À l'intérieur de l'enceinte, on peut voir dépasser les immeubles esquintés autour de Gamarra, le plus grand marché vestimentaire d'Amérique latine.

"On est l'équipe du peuple, proclame Elly De Los Rios, chargée de la gestion des socios et mémoire vivante de l'institution, depuis les gradins vides. Il y a du désordre et de l'insécurité •••

STADES

1. Stade Monumental
Av. Javier Prado Este 7596.
Club résident Universitario de Deportes.
Inauguration 2 juillet 2000.
Capacité 80 000 places.

2. Stade Nacional
Calle José Diaz, s/n.
Club résident Aucun, stade de la sélection. Le Sporting Cristal y a joué sa campagne de Copa Libertadores cette saison.
Inauguration 27 octobre 1952 (rénové en 2011).
Capacité 43 000 places.

3. Stade San Marcos
Av. Carlos German Amezaga 375.
Club résident Aucun.
Inauguration 13 mai 1951.
Capacité 32 000 places.

4. Stade Alejandro-Villanueva
Av. Isabel la Catolica 821.
Club résident Alianza Lima.
Inauguration 27 décembre 1974.
Capacité 30 000 places.

5. Stade Miguel-Grau
Av. Oscar R. Benavides y av. Bellavista.
Clubs résidents Sport Boys et Academia Cantolao, contraints à l'exil dans différents stades de la ville cette saison en raison de travaux dans l'enceinte.
Inauguration 16 juin 1996.
Capacité 17 000 places.

Ville de foot

Jamais l'expression "foot de rue" n'a pris autant de sens. Depuis 1951, le Mundialito des rues mobilise les foules et des équipes sponsorisées par des commerces locaux. Une animation de plus dans une ville marquée par la colonisation espagnole.

••• ici, certains ont peur de venir, mais on fait le plein à chaque match. On contribue à changer l'image du quartier." Au fil de la conversation se dessine le portrait d'un club au carrefour entre l'identité ultra-populaire de Boca Juniors à Buenos Aires et l'exigence esthétique du Barça, pouvoir financier et prestige international en moins. En opposition avec le rival Universitario, d'origine étudiante, obsédé par la garra, cet esprit de combativité propre à diverses équipes d'Amsud.

Le système D pour clubs SDF

"Alianza, c'est un amour qui n'est pas fait pour les lâches", image Dario, un ultra dont la vie tourne autour des Blanquiazules. "Gagner n'est jamais suffisant, on a aussi le devoir de bien jouer", insiste ma guide en faisant le tour de l'enceinte de 30 000 places, décorée de symboles religieux et de fresques murales en bleu et blanc. Si Alianza est une locomotive sportive et économique depuis deux saisons, le club a traversé des années de souffrance, à la suite de la tragédie aérienne qui a emporté la totalité de son équipe professionnelle, en 1987. "Un choc terrible dont l'émotion se ressent encore, affirme-t-elle, émue devant un mur à la mémoire des disparus. Mais le club a survécu et s'est reconstruit, grâce notamment à l'amour de ses supporters. Et il va continuer de grandir."

Mais résumer le foot dans la capitale péruvienne à ces têtes de gondole serait comme réduire la

ON MANGE QUOI ? *Poisson, bœuf, piments et poulet*

1. Ceviche
Une fierté nationale *(photo).* Du poisson frais, cru et découpé en cubes, mariné dans un mélange de jus de citron vert, de sel, d'oignon, de coriandre et d'aji, un piment doux. Souvent servi sur une feuille de salade verte avec des patates douces et des grains de maïs. Se mange bien relevé. "Si ça ne pique pas, ce n'est pas un ceviche", disent les Péruviens.

2. Lomo saltado
Du bœuf sauté. Un plat aux origines incas, espagnoles et chinoises. Des lamelles de viande avec sel, aji jaune, gingembre et ail, cuites façon wok avec tranches de tomate et d'oignon, puis baignées dans de la sauce soja et du vinaigre. Le tout avec riz blanc et frites.

3. Aji de gallina
Recette de poulet effiloché et pimenté, plongé dans une crème épaisse jaune composée notamment de lait, d'aji et de pain de mie. Servi avec riz, pommes de terre, œuf dur coupé en deux, olives et noix de pécan ou amandes.

4. Causa limeña
Écrasé de pommes de terre à chair jaune, assaisonné d'aji et de jus de citron, en général fourré d'avocat, d'œuf dur et de poulet ou de thon. Légèrement arrosé de mayonnaise et servi avec des olives noires. Les Péruviens appellent leurs meilleurs amis "ma causa".

5. Arroz chaufa
Succulent mélange de riz frit, d'œufs, de divers légumes et souvent de poulet à la sauce soja ou caramélisée, voire de fruits (pêches, ananas…). Plat issu de la fusion entre les cuisines péruvienne et chinoise ("chifa"). Existe aussi accompagné de nouilles sautées ("aeropuerto").

ville au charme des districts touristiques de Barranco ou Miraflores, en surplomb de l'océan. Quelques jours plus tôt, j'ai vu l'Academia Deportivo Cantolao s'incliner (0-2) contre le curieusement nommé Club Carlos A. Mannucci devant 250 spectateurs. Ambiance familiale. Niveau vraiment pas terrible. "Il y a les puissants et les autres, constate Octavio Arias Yarin, membre de la direction du Deportivo Municipal, un club historique de Lima, qui peine aujourd'hui à exister. On a été quatre fois champions *(entre 1938 et 1950)* mais on a souffert de problèmes économiques ces dernières années, jusqu'à descendre en D3. Aujourd'hui, on se bat pour survivre avec un budget de 2,2 millions de dollars *(environ 2 millions d'euros),* qui dépend à 90 ou 95 % des droits télé. Tous nos dirigeants sont bénévoles. Un joueur gagne en moyenne 4 000 dollars *(3 600 euros)* par mois. On n'a ni stade ni centre d'entraînement. La situation est si critique qu'on demande de l'aide à nos socios."

Discours similaire du côté de Sport Boys, ancré dans la commune portuaire voisine du Callao, berceau de nombreuses figures du foot et de la salsa. "On loue trois stades différents cette saison, se lamente Antonio Meza Cuadra, le directeur sportif d'un club six fois champions mais sur le déclin. C'est compliqué à vivre pour nous et les supporters, sachant qu'on doit éponger une dette de 15 millions de soles *(3,75 millions d'euros).*" Une situation délicate aux drôles de répercussions : lors de la 14e journée, Sport Boys a loué le Monumental pour y recevoir… le propriétaire des lieux, Universitario (0-3).

En réalité, personne n'est épargné par les crises. Un vendredi à 15 h 30, horaire lunaire, le Sporting Cristal, troisième puissance du pays, accueille César Vallejo (1-1) au stade Alberto-Gallardo devant 2 500 supporters en colère. Tout au long de la rencontre (1-1), les membres de la barra Extremo Celeste insultent les dirigeants et certains joueurs de leur propre équipe, en mal de résultats. À la mi-temps, un journaliste, menacé par une partie de la tribune, est exfiltré par la sécurité. "On ne va pas sortir du stade vivants", m'annonce funestement Miguel Vergaray, un confrère de la radio. Ces lignes prouvent que si. Mais il a fallu courir vite pour éviter les affrontements entre policiers et ultras, repoussés à coups de matraque.

Le Mundialito de la rue

Loin de cet univers professionnel tourmenté, les Limeños (Liméniens) vivent leur sport favori à travers des pichangas, des matches entre amis organisés quotidiennement sur les innombrables city stades et terrains vagues de la ville. "On se réunit deux fois par semaine, témoigne Joaquin Clemente, en charge d'un réseau de 150 passionnés âgés de 9 à 65 ans. Traditionnellement, les gens misent de l'argent et ça se finit en fulbazo *(troisième* •••

Tandis que les promeneurs déambulent sur la corniche Miraflores le long de l'océan Pacifique, les hinchas, ces groupes de supporters, prennent possession de la ville et des tribunes pour marquer leur attachement à leur club ou nouer des histoires d'amour.

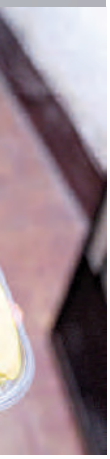
L'histoire et la cuisine sont des piliers de la vie à Lima. Le football ne pouvait y échapper. Et, quelle que soit la génération, se référer à Teodoro "Lolo" Fernandez, légende de l'Universitario de 1931 à 1953 ou déguster un arroz relève de l'acte culturel.

••• *mi-temps).* Nous, on est là pour se changer les idées." Chaque 1er mai depuis 1951, le quartier populaire d'El Porvenir accueille, lui, le Mundialito, l'un des plus prestigieux tournois de foot de rue au monde. Une fierté du district de La Victoria, déjà étroitement lié à Alianza. "C'est notre carnaval de Rio", se marre Eduardo Arturo Sanchez, le leader de l'organisation, aux faux airs de Guy Roux. Il est 6 heures du matin quand j'arrive sur l'avenue Parinacochas, déjà en ébullition sous une lumière timide et un ciel gris. Seize équipes sont qualifiées pour cette phase finale, disputée à sept contre sept sur le bitume de cette large artère transformée en arène, entre quatre tribunes métalliques et des édifices décrépits.

Le respect avant tout

"On vient pour faire la fête et se défouler, raconte Felipe, spectateur habitué de l'événement. C'est comme au hockey : sans bagarre, il manque un truc." Des embrouilles, des tacles assassins et des gestes géniaux cadencent la journée de compétition, conclue avec plus de trois heures de retard, à la tombée de la nuit, après un moment de frayeur provoqué par la détonation de coups de feu en dehors du chaudron. Sans dégât humain. "Je n'aime pas la violence sur le terrain, mais c'est ce que les gens recherchent aussi", reconnaît Juan Pablo Saravia, l'un des cracks les mieux payés du tournoi. Clandestin lors de sa création dans les années 1950, sous la dictature militaire de Manuel Odria, le Mundialito est devenu un énorme business, dont les retombées profitent à tous : joueurs, organisateurs, vendeurs ambulants, habitants du quartier... Un balcon avec vue dégagée sur le terrain se loue 750 euros la journée, soit trois fois le salaire mensuel minimum péruvien. Tous les joueurs sont payés (de 1 000 à 5 000 euros la compétition, parfois donc plus qu'en Première Division) et les restaurateurs installés dans la rue peuvent multiplier leur chiffre d'affaires quotidien par dix.

Uniques perdants d'un point de vue financier : les propriétaires d'équipe, pour la majorité des entrepreneurs en quête de réputation et d'adrénaline. "Je fais ça par ego", assume Augusto Sanchez, manager de l'équipe Mi Barrunto, qui porte le même nom que le fameux restaurant de ceviches dont il est le cogérant, à 100 mètres du stade d'Alianza. "Ce tournoi, c'est ma cocaïne, un moyen de gagner le respect", prolonge Francisco Ricardo Bocangel Cubas, à la tête de Cebada y Humo, connu comme "le Real Madrid du Mundialito" (neuf titres). Dans les environs fermés à la circulation, là où les équipes se reposent et s'échauffent au milieu de leurs fans, c'est un fabuleux bazar également. Les bières se vident au son de classiques de salsa, faisant monter la température dans la fumée des barbecues. "On travaille comme des fous pour donner d'autres perspectives que la délinquance aux jeunes", s'enorgueillit Jefrey



ON VISITE QUOI ? *Cinq siècles d'histoire*

1. Le centre historique
Classé au patrimoine de l'Unesco depuis 1991, il concentre les principaux monuments historiques et musées de Lima, le siège du gouvernement, des églises et cathédrales et deux places emblématiques : la Plaza San Martin, symbole des luttes sociales, et la Plaza de Armas, où a été fondée la ville en janvier 1535.

2. Le district de Barranco
Le coin branché, réputé pour ses galeries d'art, ses cafés et restaurants, son street art, ses ferias et ses vieilles demeures coloniales. Très animé le soir, où bars et discothèques font le plein.

3. Le musée Larco
Créé en 1926 par l'archéologue péruvien Rafael Larco Hoyle et installé dans une demeure du XVIII[e] siècle, il possède un fonds de 45 000 œuvres (céramiques, bijoux, textiles…), pour comprendre les civilisations précolombiennes.

4. La Punta du Callao
Un endroit coloré et hors du temps, au bout du quartier portuaire du Callao, municipalité voisine de Lima considérée comme le berceau de la salsa et du foot au Pérou. Vieilles maisons coloniales, plages de galets noirs, îles au large… Tout pour se détendre et déguster un ceviche en profitant de la vue sur l'océan.

5. Le malecon de Miraflores
Une corniche de 5 kilomètres qui domine le Pacifique. Elle est aménagée autour de parcs, complexes sportifs, pistes cyclables, jardins fleuris et sculpture *(photo).* Idéal pour oublier l'agitation de Lima. Avec Barranco, c'est l'autre district préféré des touristes et des oiseaux de nuit.

Retuerto, l'un des "grands frères" de ce quartier "classé en zone rouge". Ce qui n'évite pas les débordements, malgré la présence de 200 policiers et d'une centaine de renforts d'une entreprise de sécurité privée.

L'amour au coin de la rue

"Ça peut devenir incontrôlable", constate l'arbitre Jorge Peltroche, escorté par les forces de l'ordre à la sortie de plusieurs de ces rencontres de deux fois quinze minutes. Car une partie des 5 000 spectateurs, quasi exclusivement des hommes, entre constamment sur le terrain, jusqu'à réduire ses dimensions de cinq mètres en plein match, "et de nombreuses personnes ignorent les règles", qui ne sont pas toujours simples (les équipes sont départagées au nombre de corners, de fautes et de touches en cas de nul !). Au cœur du tourbillon, les rumeurs de corruption et les paris prolifèrent, et les "concha de tu madre", qu'il est inutile de traduire, se hurlent rageusement au visage des adversaires. Mais la compétition finit par des applaudissements, après le succès d'une équipe du district de Villa El Salvador. Perché sur l'estrade, le grand manitou du Mundialito, Eduardo Arturo Sanchez, qui se fait appeler "Cholo", tire paisiblement sur une cigarette. Je lui demande ce qui le pousse à organiser encore tout ça, à 70 ans. "C'est comme l'amour que tu trouves au coin de la rue. Ça ne s'explique pas." ⬢ T. B.

Personne ne veut céder sa place, histoire de mieux apprécier le spectacle de ces artistes de rue.

LES PROS DU GAZON

L'application *Mon Petit Gazon*, qui a vu le jour en 2011, n'est pas nouvelle. Mais, au fil des ans, le jeu a réussi aussi à fidéliser certains joueurs de Ligue 1. Par Océan Fleutot

"*MPG,* c'est une série entre amis avec des rebondissements chaque semaine", dixit Martin Jaglin, l'un des cofondateurs du jeu *Mon Petit Gazon,* avec Benjamin Fouquet et Grégory Rota. Lancée en 2011, la saga française dure depuis maintenant plus de dix ans et, chaque saison, son succès ne se dément pas. Cette application téléchargeable sur iOS et Android rend les week-ends des fans de football passionnants et les lundis matin palpitants à l'annonce des résultats. Car, sur *MPG,* on s'affronte principalement entre amis dans une Ligue ou tournoi, avec son équipe virtuelle achetée lors d'un mercato fictif. Le score du match, lui, évolue en fonction des performances réelles des joueurs professionnels.

"On a créé notre jeu de fantasy qui nous faisait marrer avec nos propres règles et tonalités, précise Jaglin. Ça a bien pris car c'est le même ton, les mêmes vannes que les gens qui suivent le football en France." La valise à Nanard (annule un but), Zahia (améliore les notes des joueurs) ou Tonton Pat' (déjoue les remplacements) sont autant de bonus avec des références de footeux qui enchantent ou, au contraire, font enrager les joueurs sur l'application.

"Aujourd'hui, le spectateur qui est passif, c'est fini, insiste le cofondateur. Quand les gens regardent le football, ils ont besoin de suivre leur club de cœur, de faire des prédictions, de manager leur propre équipe de fantasy." Un concept qui séduit jusqu'aux joueurs professionnels eux-mêmes. "Ça fait dix ans que j'y joue avec mes amis et mes cousins, déclare Florian Sotoca, l'attaquant de Lens. Avec le football, j'ai tendance à beaucoup bouger géographiquement. Chacun est à droite, à gauche, donc on a gardé contact grâce à *MPG.*"

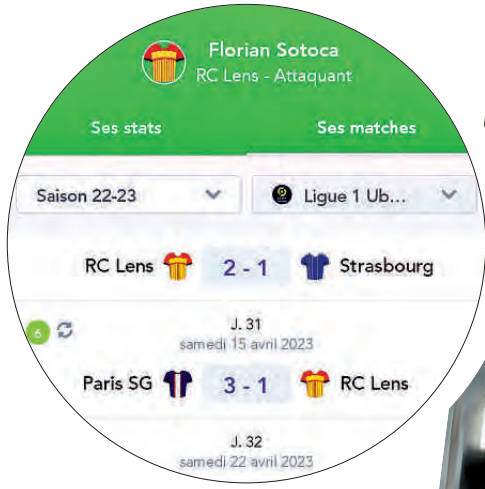
Jargon et débats

Sur *Mon Petit Gazon,* pas d'argent en jeu. Ce n'est pas un site de paris sportifs. Les professionnels sont donc autorisés à y participer et ils le font savoir. "On a recensé une cinquantaine, voire une centaine de pros qui y jouent. Certains préfèrent rester anonymes mais on l'apprend souvent quand ils en parlent sur les réseaux sociaux tellement ils sont fans, révèle Martin Jaglin. En réalité, ça joue

DR - Roberto Frankenberg/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe

LA CHÈVRE DU SAMEDI SOIR

Mon Petit Gazon, MPG pour les intimes, c'est l'appli de fantasy football made in France par excellence. À la suite du rachat de FantaLeague, *MPG* est lancé en 2011 avec une règle simple : battre ses amis dans une Ligue grâce aux performances réelles des joueurs pros. Le jeu couvre les Championnats de France (L1 et L2), d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie ainsi que la C1. "Entre 300 000 et 500 000 personnes se connectent chaque mois à la plateforme, déclare Martin Jaglin, l'un des cofondateurs. Sur la saison 2022-2023, environ un million d'utilisateurs y ont joué." En 2022, la LFP se penche sur l'application et rachète *Mon Petit Gazon* pour "mettre la main" sur l'une des plus grosses fans bases de foot en France. "Ils se sont rendu compte que les gens qui jouent à *MPG* sont beaucoup plus fans de la Ligue 1, précise Martin Jaglin. C'est un virage, on va pouvoir faire des choses qu'on n'a jamais faites en dix ans comme ajouter les vidéos des buts directement depuis l'application ou posséder les licences officielles des maillots." L'ensemble de cet écosystème, en cumulant *Mon Petit Gazon* et *Mon Petit Prono* (jeu de pronos développé par la même licence), a atteint les 4 millions de joueurs en avril dernier. ⬢ O. F.



beaucoup dans les vestiaires francophones. Ça permet de fédérer." C'est ce que rapporte Alexis Flips, l'ailier de Reims : "On a déjà fait des tournois entre coéquipiers, avec le staff médical... Souvent celui qui perd doit payer le resto. C'est pour ça que ça joue sérieux et se chambre tous les lundis matin." Une sorte de "MPGmania" en L1 pour joueurs et suiveurs. Rotaldo, but MPG, mon Précieux, le jargon de l'application se fait une place entre deux débats au stade, au bureau ou au bar.

Pour un joueur professionnel, l'expérience de jeu est différente de celle des utilisateurs lambda. "Ça fait bizarre de voir son nom dans le jeu, rappelle Sotoca. Personnellement, je ne me suis jamais acheté. Je trouve que ça fait un peu prétentieux." Mais, avoir son propre joueur dans un jeu ne constitue pas toujours un avantage. "Quand j'ai marqué un doublé contre Nantes début avril *(le 2 avril, à la Beaujoire, succès des Champenois 3-0),* je jouais contre mon propre joueur sur *MPG (parce qu'il était retenu dans la composition d'équipe de joueurs qu'il affrontait sur l'application)*, indique Flips. Sur le terrain, tu n'y penses pas mais, quand tu reçois tous les messages après le match, tu te dis : « Ah m****, mon propre joueur a marqué contre moi. C'est trop bizarre » ", rigole-t-il. Ce que l'on appellerait aujourd'hui le métavers. Une mésaventure bien dans l'esprit décalé du jeu qui offre une autre vision de la consommation du foot en France. Les performances, les blessures, les suspensions sont scrutées de près chaque week-end par ces centaines de milliers d'adeptes.

> **"Je ne me suis jamais acheté, ça fait un peu prétentieux"**
> **Florian Sotoca, attaquant de Lens**

Joueurs fétiches

Au fil du temps, même certains pros ont trouvé leurs joueurs fétiches sur *Mon Petit Gazon,* qu'ils affrontent pourtant "en vrai" chaque année en Ligue 1. En revanche, le statut spécial des professionnels les fait obéir naturellement à une règle d'or qui subsiste lorsque l'on affronte ses propres joueurs *MPG* (dans sa composition d'équipe sur l'appli) sur les vraies pelouses de Ligue 1. "J'ai tendance à les mettre sur le banc ou en tribune pour qu'ils ne jouent pas. *(Rires.)* Sinon, ça peut m'énerver et au moins je suis tranquille", détaille Sotoca.

Et à la question "est-ce que t'es tête en l'air au point d'oublier de faire ta compo les week-ends ?", on a trouvé le pro qui reste pro. "En dix ans, ça ne m'est jamais arrivé d'oublier. On peut dire que je suis un élève assidu, plaisante Sotoca. En seize saisons *MPG,* j'ai dû être champion sept ou huit fois, c'est un bon ratio et un exemple de réussite !" L'envie de gagner ne se limite pas aux terrains. ⬢

DR - Roberto Frankenberg/L'Équipe

UN CAUCHEMAR FRANÇAIS

Huitième au Ballon d'Or il y a trente ans, Emil Kostadinov, le bourreau des Bleus au Parc des Princes en novembre 1993, a accepté de recevoir *France Football* à Sofia. Désormais directeur technique national de la Bulgarie, l'ancien attaquant raconte le but assassin qui a lancé sa carrière et bouleversé sa vie.

Par Oscar Bertrand, à Sofia (Bulgarie)

Emil Kostadinov n'est pas du genre à beaucoup sourire. "C'est un homme très froid, ici, c'est Monsieur Kostadinov, on n'ose pas trop l'appeler par son prénom et pourtant, ce n'est pas la première fois qu'on se rencontre", nous prévient le photographe local, Georgi. À 55 ans, l'ancien attaquant occupe le poste de directeur technique de la Fédération bulgare. L'enfant de Sofia, qui a accepté de nous accueillir au siège de l'équipe nationale dans la capitale, est un homme discret au ton assez ferme. Il dégage encore un charisme intimidant pour ceux qui travaillent en sa compagnie. Mais, les rares fois où il a accepté de décontracter ses lèvres pour esquisser un petit rire face à quelques-unes de nos questions, nous avons fait un bond de trente ans dans le passé.

Une vie bouleversée

Retour à une date que personne n'a oubliée en France, le mercredi 17 novembre 1993 : les Bleus jouent, à domicile, leur qualification pour la Coupe du monde 1994 contre la Bulgarie. Ils doivent faire au moins match nul pour assurer leur place aux États-Unis après la défaite surprise au Parc des Princes contre Israël, un mois plus tôt (2-3). Raté, la faute au doublé d'un homme : Emil Kostadinov. Encore aujourd'hui, cette frappe expédiée sous la barre de Bernard Lama à la 90e minute du match reste un profond traumatisme pour le football français. "Ce but a bouleversé ma vie en tant que joueur professionnel, mais surtout en tant qu'homme. Tout a changé après, les regards sur moi étaient différents. Grâce à ce but, on s'est qualifiés pour le Mondial, et on a atteint les demi-finales *(la Bulgarie a terminé à la quatrième place de la compétition derrière le* •••

Alexis Réau/L'Équipe

Le regard est toujours aussi malicieux. Encore aujourd'hui, Emil Kostadinov, le briseur de rêve des Bleus, s'amuse du mauvais tour joué à l'équipe de France le 17 novembre 1993.

Sur les traces de...

Après son but inscrit à l'ultime seconde devant Laurent Blanc (page de droite), Emil Kostadinov, ci-contre à l'époque avec son épouse, a été projeté sur le devant de la scène, notamment dans les médias français. Le début d'une aventure conclue aux États-Unis par une demi-finale mondiale perdue (1-2) contre l'Italie de Demetrio Albertini (ci-dessus).

••• *Brésil, l'Italie et la Suède).* Oui, c'est un match fondamental dans ma vie." Tellement bouleversant que l'international intègre, quelques semaines après son doublé, le classement du Ballon d'Or, dominé cette année-là par l'Italien Roberto Baggio. L'attaquant bulgare, lui, termine à la huitième place avec 11 points. "C'était un privilège et un honneur. C'est l'une de mes plus belles récompenses. Je ne sais pas si je méritais d'être plus haut. Mais, oui, mon but a grandement aidé à ce que j'intègre ce classement."

Une entrée dans la clandestinité

La poignée de main ferme et une coupe de cheveux semblable à celle de l'époque, mais avec moins de volume sur le dessus, Emil Kostadinov se souvient avant le fameux France-Bulgarie d'une préparation "difficile" dans une forêt au nord de Francfort, en Allemagne. "Ça nous a permis d'être plus concentrés, on était coupés de tout. La météo était horrible. Notre équipe était dans un contexte très strict. On n'avait pas le droit de faire grand-chose, c'était très militaire, mais ça a fait la différence sur le match."

Le plus éprouvant, cependant, dans cette aventure n'a pas été pas les nombreuses séances musculaires imposées par Dimitar Penev, le sélectionneur. L'événement le plus désagréable s'est déroulé en dehors du terrain. Quelques jours avant

"Ma huitième place au Ballon d'Or était un privilège et un honneur"

la rencontre, Kostadinov, alors joueur au FC Porto, apprend l'expiration de son visa pour la France. Il est ainsi contraint de passer illégalement la frontière avec son coéquipier et ami d'enfance Liouboslav Penev, attaquant de Valence, lui aussi privé du sésame.

"On est arrivés à la frontière avec une voiture. Notre compatriote Georgi Georgiev jouait à Mulhouse et nous a aidés à entrer dans votre pays. On a réussi à arriver jusqu'à Paris par l'aéroport de Bâle, en Suisse. La plus grosse surprise, c'était que la police nous laisse passer sans rien nous dire au contrôle. On a réussi à faire le check-in des passeports et à récupérer nos visas à l'aéroport à Paris, c'était un véritable miracle."

Le classement de 1993

1. **Roberto Baggio** (ITA, Juventus), 142 points
2. **Dennis Bergkamp** (HOL, Ajax, Inter), 83 pts
3. **Éric Cantona** (FRA, Manchester Utd), 34 pts
4. **Alen Boksic** (CRO, Marseille), 29 pts
5. **Michael Laudrup** (DAN, FC Barcelone), 27 pts
6. **Franco Baresi** (ITA, AC Milan), 24 pts
7. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 19 pts
8. **Emil Kostadinov** (BUL, FC Porto), 11 pts
9. **Stéphane Chapuisat** (SUI, B. Dortmund), 9 pts
–. **Ryan Giggs** (GAL, Manchester Utd), 9 pts
11. **Andreas Möller** (ALL, Juventus), 7 pts
12. **Ruud Gullit** (HOL, Sampdoria), 6 pts
–. **Peter Schmeichel** (DAN, Manchester Utd), 6 pts
–. **Hristo Stoitchkov** (BUL, FC Barcelone), 6 pts
15. **Basile Boli** (FRA, Marseille), 5 pts
–. **Rune Bratseth** (NOR, Werder Brême), 5 pts
17. **Enzo Scifo** (BEL, Torino, Monaco), 4 pts
18. **Andreas Herzog** (AUT, Werder Brême), 3 pts
–. **Ronald Koeman** (HOL, FC Barcelone), 3 pts
–. **Jari Litmanen** (FIN, Ajax), 3 pts
21. **Dino Baggio** (ITA, Juventus), 3 pts
22. **Sergueï Kiriakov** (RUS, Karlsruhe), 2 pts
–. **David Platt** (ANG, Juventus, Sampdoria), 2 pts
–. **Franck Sauzée** (FRA, Marseille, Atalanta), 2 pts
–. **Giuseppe Signori** (ITA, Lazio Rome), 2 pts
26. **Tomas Brolin** (SUE, Parme AC), 1 pt
–. **Martin Dahlin** (SUE, B. Mönchengladbach), 1 pt
–. **Georges Grün** (BEL, Parme AC), 1 pt
–. **Stelios Manolas** (GRE, AEK Athènes), 1 pt
–. **Paul McGrath** (IRL, Aston Villa), 1 pt

Alexis Réau/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe - L'Équipe

Au Parc des Princes, le soir de la rencontre, l'attaquant de Porto ne remarque pas les bouteilles de champagne dans le vestiaire français, disposées avant même le match sur la table principale. "J'avais entendu cette histoire de champagne, sourit une première fois l'intéressé. Mais, très franchement, je ne suis pas certain qu'ils étaient super confiants, ils avaient carrément peur."

Impression validée après que la Bulgarie a réalisé l'un des matches les plus marquants de son histoire. D'abord menés à la suite d'une très belle action française conclue par Éric Cantona, les futurs demi-finalistes du Mondial américain reviennent grâce à Kostadinov, déjà. De la tête, il coupe au premier poteau un corner de Krassimir Balakov. "Ils étaient très stressés après l'égalisation, on a tous senti qu'on était un niveau au-dessus. On était donc super confiants en rentrant au vestiaire." Après la pause, la Bulgarie ne montre pas son meilleur visage et bute sur la défense française. Mais l'histoire, connue, ne s'arrête pas là. 90e minute : David Ginola, entré en jeu un quart d'heure plus tôt à la place de Jean-Pierre Papin, peut conserver le ballon au poteau de corner dans le camp bulgare mais envoie un centre au troisième poteau récupéré par un adversaire.

"On a fait la fête à côté de Lenny Kravitz, Prince et Vanessa Paradis"

La frappe impossible

La suite ? Trois passes pour arriver au but français et le coup de pétard éternel de "Saint-Emil" (son surnom en Bulgarie depuis ce fameux but) sous la barre de Bernard Lama. "Je reçois l'ouverture de « Lioubo » Penev *(le neveu de Dimitar Penev, le sélectionneur).* Avec « Lioubo », on a quasiment grandi ensemble au CSKA Sofia. On a tout vécu ensemble, c'était comme mon frère. Dimitar Penev nous a tout appris, et mon appel, si on regarde bien, je le fais à l'aveugle. Je n'avais pas besoin de regarder « Lioubo » pour savoir où le ballon allait atterrir. On se connaissait par cœur. C'est pour ça que le football est aussi beau. Ma frappe, sur le papier, est impossible à mettre sous la barre. Il y avait une chance sur un million de marquer comme ça. C'était le bon jour pour parier, je dois dire." Kostadinov se souvient d'un stade "silencieux comme une cathédrale".

Après la rencontre, le bus bulgare rejoint le *Trianon Palace,* à Versailles, où est logée l'équipe. Les dirigeants avaient privatisé l'hôtel pour deux nuits afin de fêter un potentiel succès. "On n'était pas au courant, mais ça ne m'étonne pas, une grande confiance régnait." La délégation enchaîne les célébrations avec un invité de marque : la star brésilienne Romario, grand ami de Hristo Stoitchkov au FC Barcelone. Puis, une partie de la sélection se rend en boîte de nuit, dans le très branché club des *Bains Douches.* "On a fait la fête toute la nuit. Nous, on était des inconnus à côté des stars présentes, Lenny Kravitz, Prince et même Vanessa Paradis. Elle était jeune et belle."

La suite est belle aussi pour le garçon, déjà flamboyant avec Porto, mais encore inconnu du grand public en Europe. Un an plus tard, il participe à l'exceptionnelle épopée au Mondial 1994 aux États-Unis, sans marquer cette fois. Après un match d'ouverture manqué (défaite contre le •••

L'Équipe - Denys Clément/L'Équipe

Avec Krassimir Balakov (ci-dessous), Emil Kostadinov a écrit la plus belle page d'histoire du football bulgare, dont le premier chapitre s'est déroulé un soir de novembre 1993 au Parc des Princes.

••• Nigeria, 0-3), la Bulgarie empoche les deux premières victoires de son histoire en phase finale contre la Grèce (4-0) et l'Argentine (2-0), avant d'éliminer le Mexique en huitièmes (1-1, 3-1 aux t.a.b.). En quarts, les troupes de Penev réussissent un autre match mémorable en éliminant les champions du monde allemands (2-1) grâce à deux buts inscrits en trois minutes.

"Se qualifier pour la phase finale, c'était déjà énorme, se souvient Kostadinov. Avec les victoires qui s'enchaînaient, on est arrivés super confiants avant la demie, on a fait une grosse fête à l'hôtel dans la piscine, il y avait beaucoup de champagne. *(Rire.)*" Trop ? L'aventure s'arrête aux portes de la finale face à l'Italie de Roberto Baggio (1-2), avant une déroute plus anecdotique contre la Suède lors du match pour la troisième place (0-4). Son coéquipier Stoitchkov, co-meilleur buteur de la compétition avec six réalisations, obtiendra le Graal en remportant le Ballon d'Or 1994. "Une immense fierté pour notre peuple et pour moi, d'autant que c'était un très bon ami en plus d'être mon coéquipier."

"Au Bayern, je chambrais Jean-Pierre Papin sur le France-Bulgarie"

Une fin de carrière décousue

Au lendemain de ce formidable parcours, il poursuit une seconde partie de carrière assez décevante et décousue : neuf matches seulement à La Corogne en Espagne (1994-1995), vingt-cinq à Fenerbahçe en Turquie (1996-1997), quinze lors d'un retour d'une saison au CSKA Sofia (1997-1998), neuf aux Tigres sous le soleil mexicain (1998-1999) et quatre à Mayence en Bundesliga (1999-2000). Entre-temps, prêté lors de la saison 1995-1996 par Porto au Bayern Munich, il ne sera pas conservé, ne signant que sept buts en vingt-sept rencontres mais glanant tout de même au passage la Coupe de l'UEFA contre Bordeaux (2-0, 3-1). "Oui, je regrette de ne pas avoir joué plus de matches au Bayern. Mais je garde de bons souvenirs. Avec Jean-Pierre Papin, par exemple, on partageait souvent la même chambre. Je le chambrais sur le France-Bulgarie de 1993, il le vivait un peu mal. *(Rire.)*"

À l'école déjà, comme un clin d'œil au lien éternel qui unit la France et le Bulgare, Kostadinov prenait des cours dans la langue de Molière. Et, ironie du sort, il a donné des noms français à ses filles : Irène et Catherine. "En Bulgarie, on aime bien la francophonie. Par exemple, on dit merci comme vous. Je parle encore un peu français. Vous savez, au fond, j'aime vraiment la France !" L'inverse n'est pas forcément vrai. Ici, il reste le cauchemar d'un soir de novembre 1993, qui hante encore toute une génération. ⬢ **O. Be.**

Emil Kostadinov
Né le 12 août 1967, à Sofia (Bulgarie). 55 ans. Attaquant. International bulgare (70 sélections, 26 buts, de 1988 à 1998).

Parcours
CSKA Sofia (1983-1990), FC Porto (POR, 1990-1994), Deportivo La Corogne (ESP, 1994-1995), Bayern Munich (ALL, 1995-1996), Fenerbahçe (TUR, 1996-1997), CSKA Sofia (1997-1998), Tigres UANL (MEX, 1998-1999), Mayence 05 (ALL, 1999-2000).

Palmarès
Coupe de l'UEFA 1996 ; Championnat de Bulgarie 1987, 1989 et 1990 ; Championnat du Portugal 1992 et 1993 ; Coupe de Bulgarie 1985, 1987, 1988 et 1989 ; Coupe du Portugal 1991 et 1994 ; Supercoupe du Portugal 1990, 1991, 1993 et 1994.

Alain de Martignac/L'Équipe - Georgi Paleykov/L'Équipe - L'Équipe

Nom Staramopoulos
Prénom Manos
Âge 65 ans
Pays Grèce

Média *Dimokratia*
Clubs préférés Olympiakos, Bayern Munich
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 34

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 19/34

"BECKENBAUER, UNE TRÈS BELLE AMITIÉ"

"J'étais très jeune quand Franz Beckenbauer *(Ballon d'Or en 1972 et 1976)* a joué avec l'Allemagne de l'Ouest contre la Grèce au stade Karaïskakis. Je me souviens avoir dit : « Mais quel joueur ! » En 1999, Franz était dans le même hôtel que moi à Barcelone avant la finale Manchester United-Bayern Munich *(2-1)*. Je lui ai lancé : « Si le Bayern gagne la Ligue des champions ce soir, demain tu deviendras candidat à la chancellerie et tous les Allemands voteront pour toi à 100 %. » Il m'a souri et une très belle amitié a débuté entre nous.

Avec mon boulot, j'ai pu couvrir toutes les finales de la C1 depuis la spectaculaire victoire 4-0 de l'AC Milan face au FC Barcelone en 1994, à Athènes. C'est la grande réussite de ma vie d'avoir pu voyager partout dans le monde. Je suis aussi juré du Ballon d'Or depuis 1988. Je me souviens, c'était un mardi, à 8 heures. J'ai annoncé à tous mes collègues que le magazine le plus prestigieux au monde m'avait choisi. Quand j'ai voté pour le Brésilien Ronaldo en 1997, il m'a envoyé son maillot avec le numéro 9 de l'Inter.

Après sa victoire en 2005, Ronaldinho, lui, m'a même invité au restaurant avec sa famille. J'ai également voté pour Buffon en 2006, Casillas en 2012 et Neuer en 2014. Certains de mes collègues préfèrent donner le premier vote aux attaquants. C'est plus difficile pour les gardiens. Si un Grec aurait pu prétendre au Ballon d'Or ? Peut-être Vassilis Chatzipanagis *(23e ex aequo en 1983 avec 3 points)*. Vous ne le connaissez sûrement pas car il a joué à l'Iraklis Thessalonique. S'il avait continué dans des grands clubs européens, il aurait peut-être eu la possibilité de le gagner une fois.

"Après sa victoire en 2005, Ronaldinho m'a invité au resto"

En 2004, c'est l'année du plus gros succès de notre équipe nationale. Je crois que les bookmakers nous donnaient une chance sur 100 de gagner l'Euro. Le sélectionneur Otto Rehhagel avait réussi à discipliner tous les joueurs. À l'hôtel, ils ne voyaient personne, étaient focus sur la compétition. On avait aussi une très bonne formation à l'époque. Mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Les clubs grecs préfèrent les joueurs étrangers. Dans certaines équipes, ils n'ont parfois qu'un seul Grec. C'est l'un des gros problèmes de notre football actuel. Nous étions proches du top 10 au classement FIFA après la victoire à l'Euro 2004 mais, maintenant, nous sommes au 52e rang, derrière le Burkina Faso *(50e)*, par exemple *(la Grèce affrontera la France, le 19 juin, dans le cadre des éliminatoires à l'Euro 2024)*. C'est une grande catastrophe." **Océan Fleutot**

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe

FLEURS BLEUES

Avril 1976, la France s'enthousiasme pour les Verts et leurs exploits européens. Pourtant, en Lorraine, un talent nommé Michel Platini fait parler de lui. Depuis ses premiers pas en D1 avec Nancy, le 2 mai 1973 contre Nîmes, il enchante le public et, à 20 ans, connaît l'honneur d'une première cape. Ce 27 mars 1976, contre la Tchécoslovaquie (2-2), Platini inscrit le second but. Le début d'une aventure qui le mènera au succès lors de l'Euro 84 et à deux demies mondiales en 1982 et 1986. Ce jeune homme ne se doutait pas qu'il deviendrait le premier à cueillir trois Ballons d'Or d'affilée en 1983, 1984 et 1985.

L'Équipe

QUI SERA LE PROCHAIN BALLON D'OR ?

RENDEZ-VOUS
LE 30 OCTOBRE 2023
SUR LA CHAINE L'ÉQUIPE.

BALLON D'OR™

FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

67eme édition du Ballon d'Or
En direct du théâtre du Châtelet

L'ÉQUIPE

PURNELL

MONTRE OFFICIELLE

*ALLEZ DE L'AVANT
MOVE FORWARD*
AVEC ANTOINE GRIEZMANN
MANGO